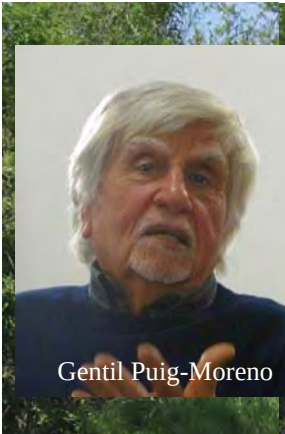




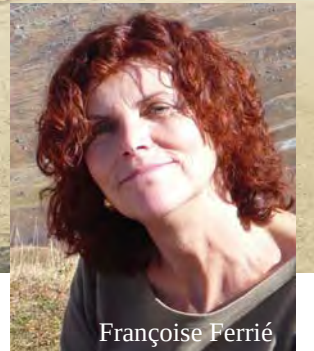
Le Pigeon

N° 23 - Octobre 2017 *Voyageur*

Marcheurs du Centenaire montant vers la ferme du Fauté



Gentil Puig-Moreno



Françoise Ferrié



André Bach

Nous ne pensions pas, les 8 et 9 octobre 2016, lors de notre AG au bord du lac de l'Ailette, en contre-bas du Chemin des Dames, vivre une année semblable. Nous nous apprêtions à vivre en avril la Marche du Centenaire dans les pas des Poilus de 1917 et une équipe carburait à la préparation pour octobre du Chemin des Mineurs de 1948.

Les retrouvailles avec Gentil Puig-Moreno, venu à Paris présenter *Fils de l'exil*, et la parution de la nouvelle de François Péroche *Veillée d'armes* apportèrent quelque touche joyeuse et fraternelle à notre début d'année. Le terrible accident de Françoise Ferrié, l'agonie puis le décès de l'ami André Bach nous mirent par la suite dans l'angoisse et la tristesse. Françoise a repris le dessus avec ténacité et élé-

gance. André n'a rien pu faire, malgré sa pugnacité et les soins apportés par les siens. Nous les avons accompagnés de notre mieux.

Au mois de juin, nous apprenions le décès en janvier de Richard Marillier, qui nous fit il y a plus de dix ans, avec Jean Drevet et Éloi Arribert-Narce, découvrir le Vercors résistant de 1942-1944.

Respect, mémoire, fraternité et « Haut les cœurs ! » comme disait André dans un de ces derniers courriers. La Marche du Centenaire fut une belle réussite, de préparation et de réalisation. Le très riche programme retenu pour le Chemin des Mineurs annonce de nombreuses et bonnes rencontres.

Puisse l'année associative 2017-2018 être plus aimable à toutes et tous, riche de beaux chemins partagés et voir la parution en français de *Mémoire de vaincus* d'Angel Castanyer.



Richard Marillier

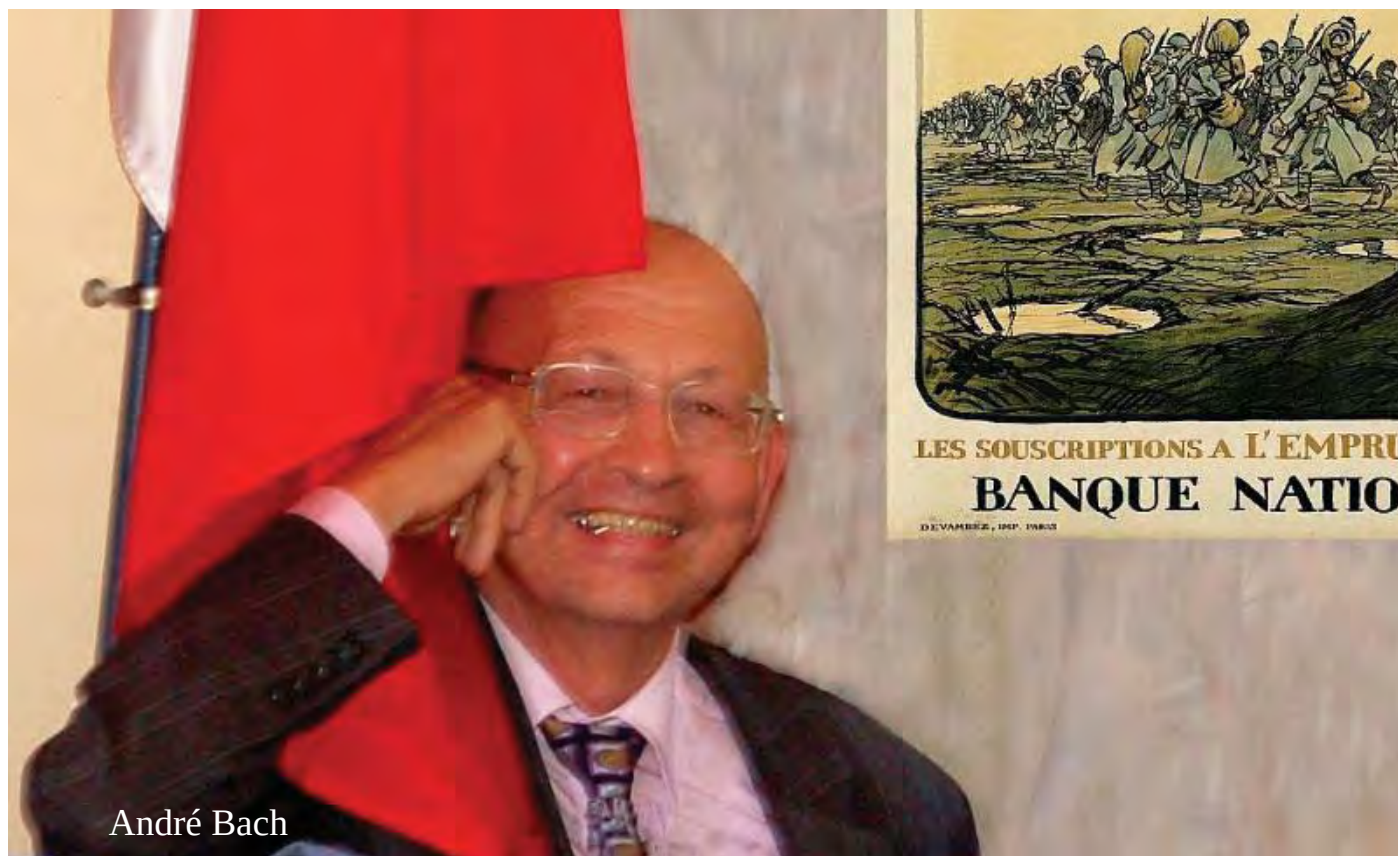
Didier Cochet, jeudi 22 juin 2017

SOMMAIRE

Not' Général André Bach	pages 2-6
Richard Marillier	page 7
Marche du Centenaire	pages 8-17
Cheminement, partie I - Automne (1978-1988) et partie II - Hiver (1988-1998)	pages 18-23
Publications : <i>Veillée d'armes</i> , <i>Fils de l'Exil</i> , <i>Els valors dels vençuts</i>	pages 24-26
« Qui est ce Henri Ramolet ? Et bien c'est moi ! »	pages 27-28
Le numéro 23 contient un encart détachable <i>Chemins de mémoires sociale et Craonne</i>	pages I-IV

Not' Général André Bach

Le jeudi 18 mai, Madame Bach nous apprenait le décès d'André. Après un long combat contre l'inéluctable mal, notre ami avait lâché prise. Pierre Lafrance, Noël Genteur et Didier Cochet purent nous représenter à ses obsèques à Andernos. Ils témoignèrent pour tous, Cagna, Crid14-18 et Chemins de mémoire sociale, avec la complicité écrite de Philippe Olivera. Un bouquet de roses rouges fut déposé. *Une petite fleur du Chemin des Dames* retentit dans l'église par la voix enregistrée de Jacques Culioli. Les passeurs de mémoire se sentent un peu orphelins. Les pages qui suivent rendent hommage à l'ami disparu.



André Bach

André Bach et le Crid 14-18

L'ami,

Dès l'origine, André Bach fut l'un des piliers de cette curieuse bande d'historiens plus ou moins francs-tireurs qui, un beau jour de 2005, décidèrent de former le Crid 14-18 pour mener le combat contre un tour que prenait l'histoire de la Grande Guerre qui les indisposait au plus haut degré.

André était là comme par une évidence, comme historien des fusillés. Comme il le disait encore à l'occasion de la grande exposition de 2014 à l'Hôtel de Ville de Paris dont il avait dirigé la partie scientifique, cette figure durable, excessive et démesurée même, du fusillé de la Grande Guerre, était celle à laquelle il avait consacré l'essentiel de son travail d'historien. Et au Crid 14-18, face au

courant dominant des historiens qui demandaient qu'on tourne la page des objets « brûlants » de la Grande Guerre, André Bach retrouvait ceux qui refusaient comme lui l'idée d'une contradiction entre l'histoire et le profond respect de ceux qui l'avaient vécue. Si les fusillés avaient à ce point occupé le terrain de la mémoire de la guerre, c'est qu'au-delà des chiffres, ils nous disaient beaucoup de ce qu'avait été la pire guerre vécue par les Français.

André avait, comme chacun de nous, ses raisons particulières pour s'intéresser aux révoltes et à la discipline. Mais de fait, il était le seul d'entre nous à avoir connu ce que voulait dire le commandement, l'obéissance et la discipline sous les armes et sous le feu. Il en parlait très peu d'ailleurs, et pour

le peu en question, avec beaucoup de pudeur. Mais en nous disant toujours combien cela avait pesé dans son intérêt d'historien pour le fusillé.

Était-ce pour cette raison d'une expérience un peu différente ? Ou parce qu'il était l'un de nos aînés ? André Bach, en tout cas, servait de point de référence lorsqu'il fallait discuter de la manière de monter au combat, puisque le Crid en était un.

Il était un peu notre sage. Qui répétait combien il fallait d'abord travailler, plutôt que de polémiquer. À ce sujet, c'était d'ailleurs un fin renard, qui nous expliquait après coup combien la stratégie de l'apaisement servait avant tout à déstabiliser l'adversaire.

Car enfin, au moins autant que tous les autres membres du Crid 14-18, il menait son travail d'historien comme un combat.

La preuve ? Alors qu'une vieille idée reçue (et bien souvent constatée) veut qu'avec l'âge vienne le temps du compromis et de l'oubli de la révolte, André a mené le chemin strictement inverse. Sans se disperser dans les effets de manche qu'il détestait, il n'a cessé d'être toujours plus intransigent face aux personnes et aux idées en place. Ces derniers mois, il disait sans diplomatie sa profonde colère contre la vacuité des commémorations de 14-18. Il avait trouvé avec ses amis du groupe de Prisme 14-18 un lieu propice au prolongement du combat pour une histoire aussi rigoureuse qu'ancrée dans la vie.

Ces dernières années, André ne venait plus aux assemblées du Crid 14-18. En partie pour des raisons de santé. Mais il était toujours présent par l'écriture : les longs messages d'André, depuis sa « thébaïde arcachonienne », comme il disait ! Quels meilleurs signes de sa totale générosité, de son optimisme indéfectible au nom des valeurs auxquelles il croyait fermement. Généralement, le message partait vers 1h50 du matin ; il nous rappelait – sans jamais faire la leçon – aux idéaux d'ouverture, de « science de plein air » comme le dit la charte du Crid qu'il aimait citer sur ce point, et d'esprit collectif. Jusqu'au bout, et même de loin, il nous faisait profiter de ce qu'il appelait son « utopie créatrice ».

Dans les mots qu'il écrivait et qui suivent, on peut remplacer avec la malice qui le caractérisait « interdisciplinarité » par « indiscipline », et retrouver toute la fougue de son combat d'historien : *L'interdisciplinarité est mon credo, j'aime embrasser l'histoire sous toutes ces facettes et dans toutes ces périodes, mais j'appelle de mes vœux un Crid regroupé, musclé, appelé à être un des acteurs de cette période où on parlera plus que jamais de 14-18, un 14-18 que j'espère dégagé de la gangue hagiographique qui l'enserme encore, dégagement auquel le Crid se devrait de contribuer.*

Merci André. Et comme tu le disais à la fin de presque tous tes messages : « continuons le débat ».

Philippe Olivera



André Bach et Prisme 1914-1918

Évoquer le général Bach : c'est une mission difficile tellement André présentait de multiples facettes. Nous n'avons pas connu André le militaire, seulement André l'historien quand, après avoir participé à la création du Crid 14-18 dont il a été le vice-président, il a su rassembler autour de lui quelques passionnés de l'histoire du conflit 14/18.

Sa notoriété, solidement établie après la parution de son 1^{er} ouvrage *Fusillés pour l'exemple 14/15*, il a été un des rédacteurs, fin 2013, du rapport sur le centenaire destiné au Président de la République, que nous avons pu lire en avant-première pour avis.

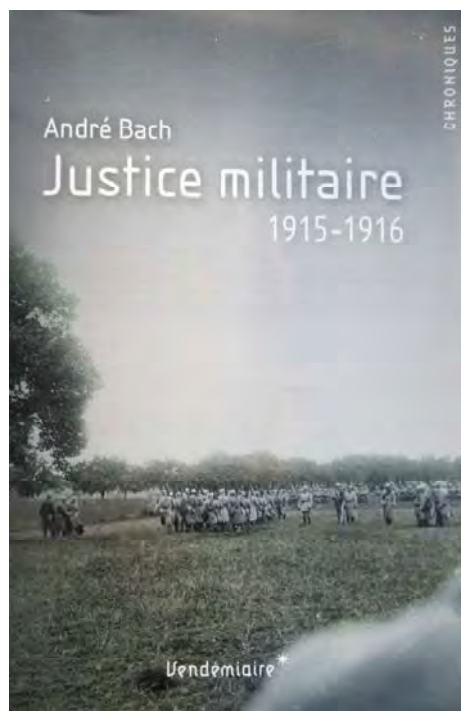


Également membre du conseil scientifique du centenaire, il s'était pleinement investi dans la réalisation du colloque sur les fusillés, en janvier 2014 à l'hôtel de ville de Paris. Ce colloque a été riche en interventions : celles des différents historiens, notamment celui de l'historienne italienne Irene Guerrini ; celles des familles des fusillés à qui André avait souhaité donner la parole, eux qui ne l'avaient jamais eue. Moments intenses où chacun a pu mesurer leurs détresses, détresse dont André avait pu prendre conscience avant nous. Le colloque s'était poursuivi par une exposition sur le même thème, que le maire de Paris, Bertrand Delanoë, avait volontairement prolongée de 3 mois au lieu des 15 jours prévus.

Cette période vit la création du Blog Prisme 14/18, fruit de décision des membres du groupe, jusqu'alors discrets, d'apparaître au grand jour pour diffuser des articles destinés à expliquer l'évolution de la justice militaire en 14/18, et tous les phénomènes qui ont concouru à l'exécution de près de 700 militaires français.



Après avoir hésité, André a pleinement adhéré à cet outil, regrettant même de n'y avoir pas souscrit plus tôt. Le Prisme 14/18 est le « bébé » du groupe, et André en a été le « grand frère » avec ses connaissances, parfois son impertinence et la qualité de son travail. La tâche était à la fois difficile et délicate mais André, qui maîtrisait parfaitement le sujet, se lança dans l'aventure en nous entraînant avec lui, nous passionnés d'histoire, à la fois un peu *geeks*, « enregistrant à grande échelle des données historiques » et producteurs d'étude.



Étudier chaque évolution de cette justice militaire nous a pris du temps : « éplucher » tous les cas connus, transposer dans les tableaux pas seulement des noms de militaires, mais les événements factuels relatifs aux jugements de ces militaires, en déduire graphiques et tableaux, puis les interpréter. André s'étonnait encore de voir apparaître des résultats jusque-là ignorés.

André disait qu'il fallait déconstruire les mythes pour construire l'histoire

Avec André, en dehors d'articles spécifiques dédiés à Pierre Mestre ou sur les mutilations volontaires par exemple, nous avons étudié les années 1914 à 1917 du conflit. Chaque article prenant beaucoup de temps en investigations, rédaction, le Prisme n'en a produit qu'une vingtaine depuis sa création ; il faut reconnaître que chaque nouvel article était plus long que le précédent.

Ce travail sur les fusillés est un travail délicat, histoire et mémoire s'opposent encore. André disait qu'il fallait déconstruire les mythes pour construire l'histoire, s'approcher au plus près de la vérité. Il disait aussi : « il faut toujours de la rigueur intellectuelle, toujours revenir aux faits, aux chiffres, le tout contextualisé, faire preuve de transparence et de pédagogie, mettre à disposition les sources à la base des recherches pour éviter le soupçon ».

André était très agacé par le traitement réservé aux fusillés pour le centenaire. La mise en ligne des dossiers des fusillés, qu'il avait réclamée dans le rapport sur le centenaire, était une bonne chose même si le site comporte encore des erreurs diverses (on ne s'improvise pas historien), mais la création d'un espace dédié aux fusillés aux Invalides l'avait choqué : « on a réalisé ces deux projets, maintenant, circulez, il n'y a rien à voir ». En fait, pour André, on a mis la poussière sous le tapis.

La nouvelle conception de l'histoire qui pourrait faire penser à l'éphémère passage des « maths modernes » au milieu des années 1960, l'exaspérait également.

Le passé militaire d'André et sa formation d'historien lui donnaient un gros avantage, il était capable d'analyser les faits suivant deux points de vue.

Nous avons passé des heures à converser au téléphone sur nos textes, nos projets d'études, sur tel sujet d'histoire, sur le quotidien, sur les mauvais chemins forcés par certains qui ont orienté le SHD (Service historique de la Défense) vers le déclin.

André était consterné devant la façon dont le pouvoir politique menait ces commémorations du centenaire.

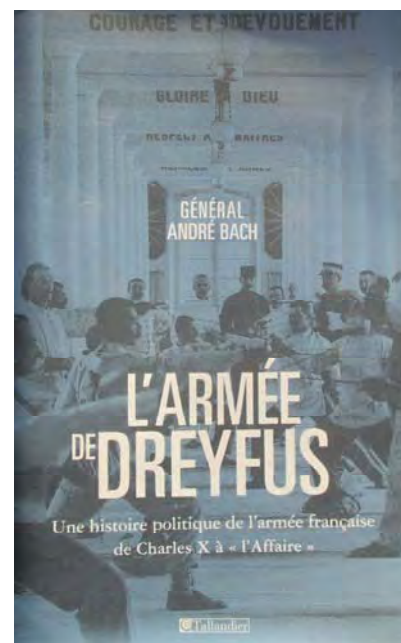
Qu'elles proviennent d'un universitaire ou pas, André a toujours tenu à répondre à toutes les demandes qui lui parvenaient.

N'allez pas croire qu'André se concentrait uniquement sur son sujet de prédilection : les fusillés. Il savait décrypter tous les événements.

André avait encore beaucoup de projets d'articles ; le temps nous a manqué. Il nous faudrait encore quelques pages pour parler de lui.

Ce qui est sûr, c'est que le « monde » de l'Histoire a perdu une pointure.

Jérôme Charraud



PRISME
14-18

À travers des articles statistiques, à travers des articles de fond aussi divers que les mutilations volontaires, le code de justice militaire, la notion de fusillés pour l'exemple, l'ambition du Prisme est de fournir un ensemble d'informations permettant aux lecteurs d'appréhender en toutes connaissances de causes et sans parti pris de notre part la problématique des fusillés du conflit 14/18. Notre but n'est pas de juger mais de présenter, d'analyser les faits, de les porter à la connaissance de nos concitoyens au sujet d'une question qui n'est pas seulement d'ordre historique mais enjeu aussi d'un débat mémoriel, encore présent aujourd'hui.

André Bach et Chemins de Mémoire Sociale

Nous fîmes la connaissance d'André Bach à Craonne, sous le plateau, au début des années 2000. Après nos premiers arpentages du territoire meurtri, resplendissant de nouveau, nous avons été conviés au colloque qu'initiait alors un groupe d'historiens, jeunes et moins jeunes, en tout cas passionnants à écouter et à questionner, sur la Grande Guerre effroyable qu'avaient faite nos pères, grands-pères, arrière-grands-pères, nos familles.



Un général était de ceux-là, au raisonnement clair, à l'éloquence persuasive et chaleureuse, le sourire toujours aux lèvres.

Deux chansons scellèrent notre amitié réciproque.

L'examen probatoire eut lieu à Craonne, dans l'ancienne salle de classe de la petite école servant de réfectoire, au moment du dessert d'un repas convivial en fin de journée. Il avait pour titre *Gloire au 17^e*. La chanson de Montéhus faisait partie de notre répertoire associatif. Comment allait la recevoir cet officier supérieur ? Il ne la reçut pas. Il accompagna tout coffre déployé, ses poings scandant sur la table, cet hymne à la gloire des braves soldats en pantalon garance qui avaient su rester des citoyens.

La confirmation vint plus tard. Nous lui fîmes, à une autre occasion, là-bas, toujours et encore sous le plateau, le cadeau chanté du beau poème de Francis Blanche mis en musique par Pierre Philippe, *Un général à vendre*. Ce fut un grand éclat de rire. Notre général deux étoiles, à titre définitif, lui, comme il aimait à le souligner, reçut le cadeau 5/5.

André Bach nous avaient adoptés. L'adoption était réciproque. Respect, amitié et Fraternité.

Au cours de nos correspondances ultérieures, André se présentait parfois avec le titre de cette œuvre poétique, surréaliste et joyeuse. Nous l'avions, pour notre part, modifié en *Général sûrement pas à vendre*. Ses proches, ses amis, ses collègues, les autorités, en savent d'ailleurs quelque chose.

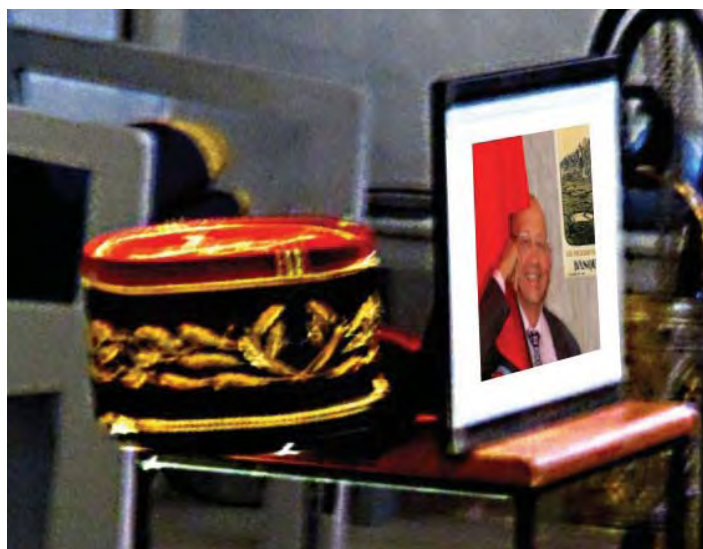
Nous l'avons lu. Nous avons suivi les travaux, les débats et publications du Crid14-18 qui nous éclairaient sur la vie de nos anciens.

En janvier 2014, nous étions à l'hôtel de ville de Paris pour la belle expo sur *Les fusillés pour l'exemple* dont il était l'initiateur. André dirigea de main de maître, comme toujours, les débats qui réunissaient nos amis historiens avec cette fois-là des descendants de fusillés.

Depuis, les ennuis de santé d'André nous ont éloignés physiquement. Nous sommes restés en contact et en débat.

André, nous vous avons accompagné comme on a pu. Bien sûr, en cette année 17, du Centenaire de l'offensive Nivelle et des événements qui suivirent, c'est vous qui auriez voulu marcher avec nous. Nous avons fait ensemble notre possible.

La flamme de votre mémoire et de votre pensée ne saurait s'éteindre. Nous tâcherons de diffuser l'œuvre que vous laissez.



Citoyen-général, ami, nous vous gardons au cœur.
Salut André !

Didier Cochet, lundi 22 mai 2017
Chemins de mémoire sociale

Richard Marillier

Albert « Richard » Marillier né le 22 avril 1924 à Garnay (Eure-et-Loir), est décédé le 27 janvier 2017 à Vitry-Laché (Nièvre). De multiples biographies et bibliographies sont disponibles sur internet. De nombreux numéros du *Pigeon Voyageur* rendent compte de nos passages dans le Vercors et de nos rencontres avec Jean Drevet, Éloi Arribert-Narce et Richard.



Jean Drevet et Richard Marillier au pied des Trois Pucelles

L'aventure avait commencé l'été 2002, de manière autostoppée et fortuite par la rencontre de Jean Drevet. On parla Vercors, Résistance et section Chabal du 6^e BCA aux Guillels et à Valchevrière. Pour préparer une expédition collective, il me mit en relation avec son camarade de résistance Richard Marillier qui avait l'habitude de parler à des groupes. Avec eux deux nous fîmes nos premiers pas dans le Vercors résistant en juillet 2005.

Didier Cochet, septembre 2017

Vitry-Laché, le 25 mai 2005.

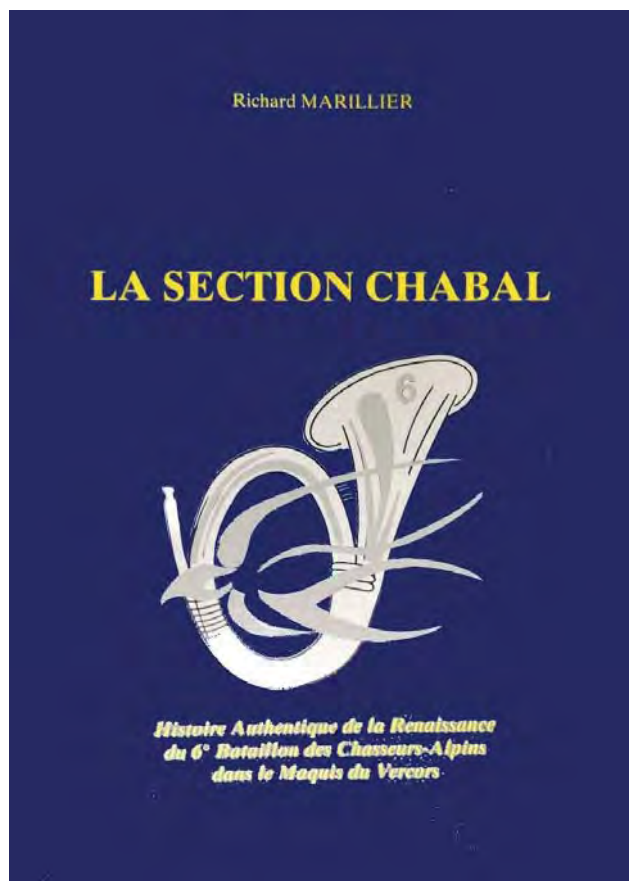
Il est réconfortant pour les anciens maquisards et combattants du Vercors que nous sommes de considérer que des hommes et des femmes tels que vous, plus jeunes que nous, non seulement s'intéressent à notre histoire mais s'attachent à en soutenir la mémoire...

C'est pourquoi nous serons bien là, Jean Drevet et moi, le vendredi 22 juillet à 15h00 au cimetière militaire de Saint-Nizier pour vous y retrouver et répondre à toutes les questions que vous voudrez bien nous poser, aux Guillels d'abord, puis sur la route de Bois-Barbu - Valchevrière ensuite.

Nous vous expliquerons aussi pourquoi les anciens du 6^e Bataillon de Chasseurs Alpins de Grenoble que nous étions portaient sur le maquis un regard particulier.

Bien cordialement à vous tous.

*Albert « Richard » Marillier
Colonel Honoraire de l'Armée de Terre
Commandeur de la Légion d'Honneur*



Marche du Centenaire, du Chemin des Dames au Chemin des Dames, dans les pas des Poilus de 1917, de leurs combats et de leurs révoltes

16 - 22 avril 2017



d'après Sem, affiche 4° emprunt de la défense nationale, 1918

L'idée

C'est en s'appuyant sur l'expérience de nos trois associations, Cagna, Crid 14-18 et Chemins de mémoire sociale, plus précisément sur celle de la marche mémorielle de 2014, dans les pas des Pioupiou d'août - septembre 1914 et la bataille de la Marne, que nous faisons la proposition.

En 19 jours, nous avons parcouru de la Belgique à la Marne, pour remonter jusqu'au Chemin des Dames, 400 km. La proposition que nous faisons pour 2017, c'est 150 km en sept jours.

Il est évidemment impossible de prétendre parcourir, en une semaine, l'ensemble de la zone de l'offensive dite de Nivelle ou du Chemin des Dames, des lieux de cantonnements et de mutineries et de leur répression. Il a été indispensable de faire un choix entre les deux zones de leur concentration que sont le Tardenois et le Soissonnais. Pour des raisons évidentes de localisation à Craonne de l'organisation de la marche, c'est la première région qui a été retenue. Les unités qui cantonnent dans le Tardenois et s'y mutinent sont celles qui combattent sur la portion de front qui va d'Hurtebise à Reims, là où la ligne de tranchées fixées à l'automne 1914 forme un saillant sortant côté français.

Le principe fondamental retenu pour concevoir cette marche est précisément de rendre tangible aux marcheurs le mouvement de va-et-vient des unités entre le front et l'arrière (en gros, la zone comprise entre la Marne et le Chemin des Dames, sur un axe SO/NE, Château-Thierry - Craonne), puisque c'est dans cette logique d'aller et retour que s'inscrivent les mouvements de révolte. Tantôt ce sont les unités qui ont attaqué au cours des jours et des semaines précédentes qui protestent, après être parties se reposer à l'arrière ; tantôt ce sont celles qui arrivent pour prendre la relève qui le font.

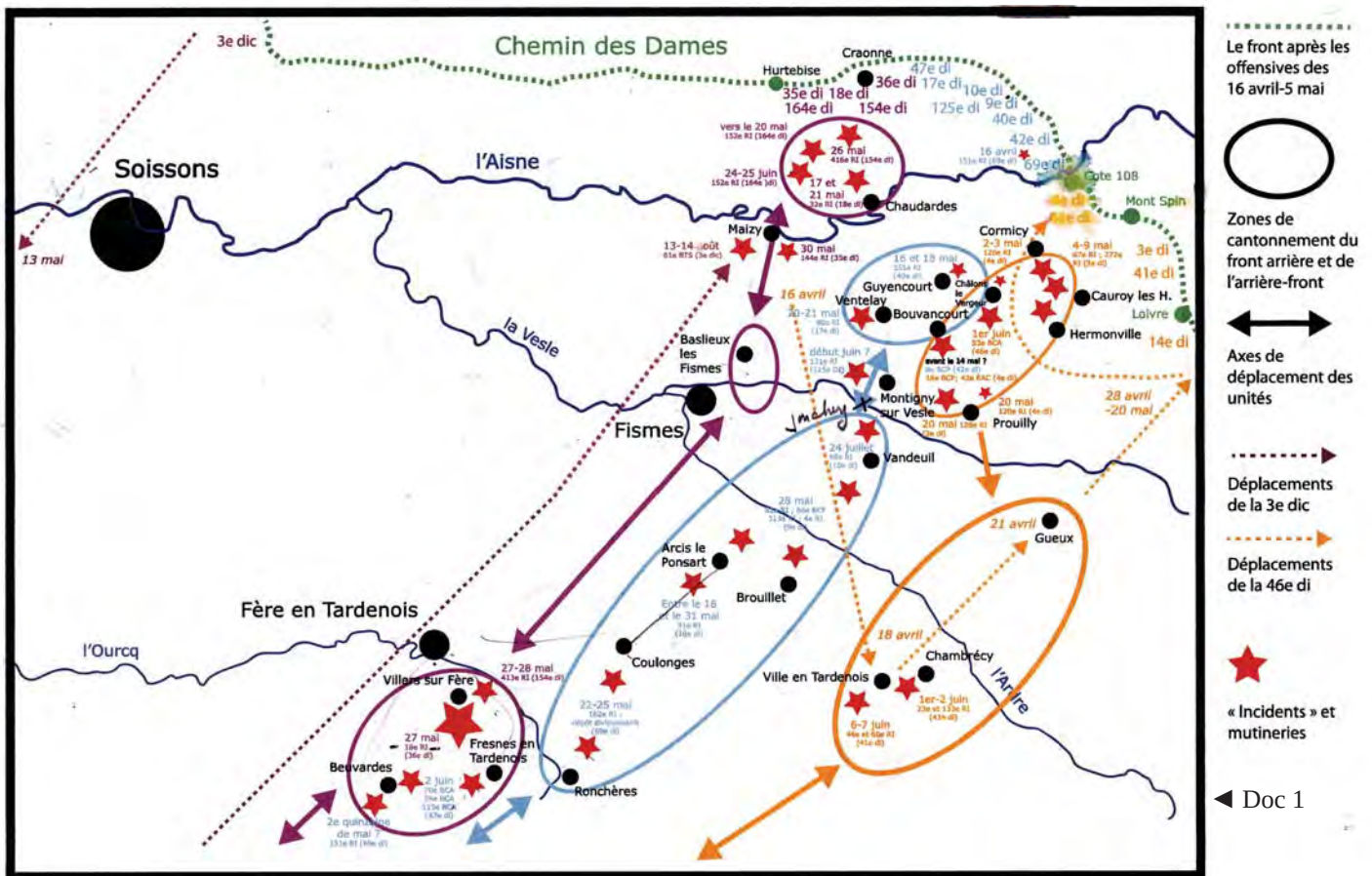
Les lieux traversés seront donc ceux des attaques (16 avril, 4 et 5 mai), ceux des révoltes (dans des camps près du front, mais aussi au repos plus en arrière) et ceux des exécutions (généralement assez près du front, avec une fonction d'édification). Le choix de l'itinéraire correspond à la volonté d'offrir aux marcheurs, à la fois une compréhension « marchée » de ces mouvements d'aller et retour, et une perception de la concentration des « troubles » dans la même zone. (doc.1)



R. Pezzatti

Les mutineries de mai-juin 1917

(unités en lignes sur le front Hurtebise-Nord de Reims entre l'immédiat après 16 avril et la fin juin)



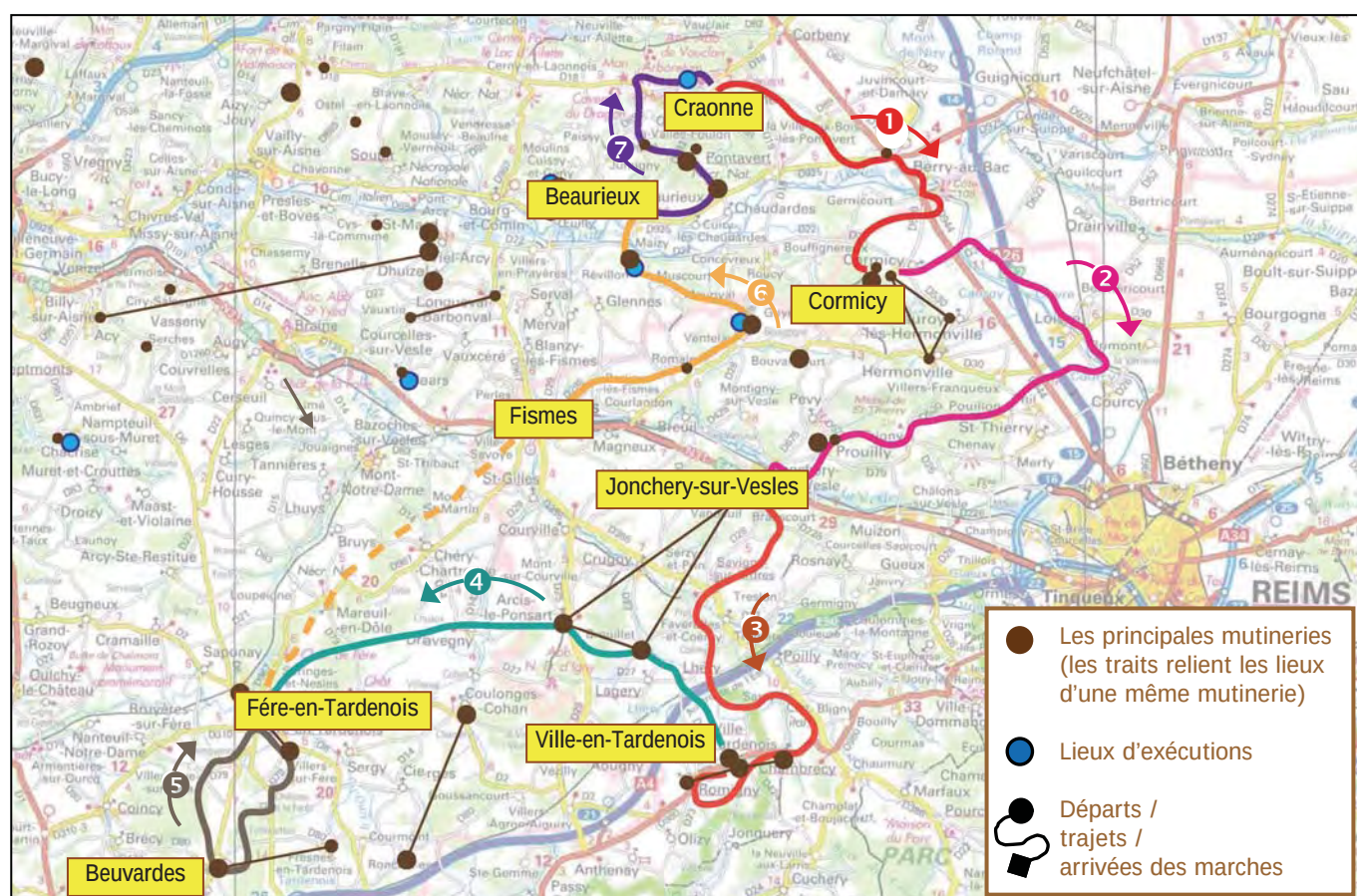
◀ Doc 1

La préparation

Le trio de préparation, Noël Genteur, Philippe Olivera et Didier Cochet se décide en août 2015 dans le Vercors. Après cogitations chacun de son côté, un premier rendez-vous de travail et de programmation se tient en face des Invalides en mars 2016. La préparation se délocalise dans divers points de l'hexagone : le comité scientifique à Marseille, le secrétariat dans les Yvelines à Méré et la supervision, dans l'Aisne à Craonne. Une conférence de presse se tient pour annoncer l'initiative à Craonne le 16 avril 2016. À cette époque nous n'avons aucune idée de ce que seront les commémorations du Centenaire. Il nous importe, mais en tout cas, nous nous mettons en branle avec ce que nous savons faire : une marche conviviale, laïque et mémorielle dans les pas de nos anciens. Deux séjours d'exploration sur le terrain se feront en octobre 2016 et février 2017, lors de la réunion avec les officiels à Fismes. Une dotation du député René Dozière était cette préparation du Centenaire. Michel Moati et Chris Boissin conçoivent affiches, autocollant, étiquettes. Un carnet de chants est concocté.

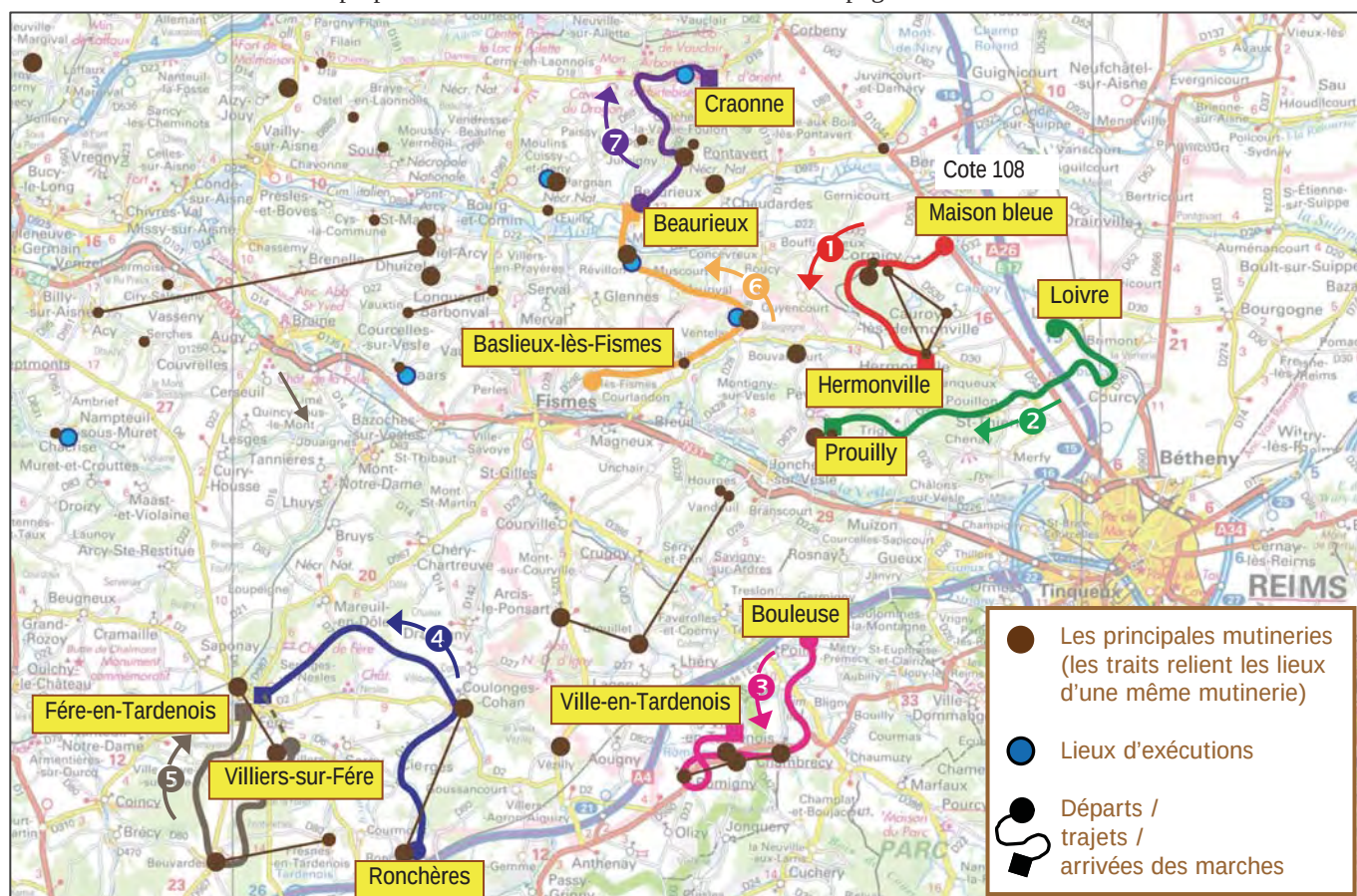
Les marcheurs du «noyau dur», qui feront toute la marche, formeront des équipes avec voiture suiveuse et intendance. L'équipe de préparation s'assurera de l'accueil à titre gracieux des marcheurs dans les villes villages-étapes, avec logement en dur et sanitaires, abri pour les pique-niques du midi. La défection d'une étape envisagée a fait se transformer le parcours initial continu avec un seul transfert (doc.2), en une suite de petits parcours avec de multiples transferts (doc.3). Les parcours apparemment délicats sur les cartes au 1/25 000 sont explorés à pieds lors des deux séjours. L'ami Willy Dessy, qui s'était proposé, sera empêché d'aller tout vérifier, cloué au lit par des douleurs vertébrales.

Des marcheurs pourront nous rejoindre chaque jour pour la journée. Annonce a été faite dans chaque ville et village du parcours par courriers et affiches (doc.4 et doc.5). Les municipalités ont été conviées à la réunion du 4 février à Fismes. Information a été donnée (sans suite) aux comités de randonnée de l'Aisne, la Marne et la Seine-et-Marne.



▲ Doc. 2 Itinéraire initialement envisagé de la marche de mémoire

▼ Doc. 3 Itinéraire définitif superposé à la carte des mutineries. Voir le détail page suivante.



◀ Doc. 4



Doc. 5 ▶



La deuxième affiche (doc. 5) avait pour but de diffuser le parcours détaillé. Elle inclut la carte (doc. 3) et décrit le programme de la marche.

Les deux affiches sont disponibles sur le site de l'association

► <http://cmsasso.fr/a226>

Le programme

Dimanche 16 avril

Montée sur le plateau

5h30 Rendez-vous devant la mairie de Craonne, et montée sur le plateau

➡ Cormicy - Hermonville (10km)
sur le saillant du front de l'offensive Nivelle

Lundi 17 avril

➡ Loivre - Prouilly (16km)
du front à l'arrière-front

Mardi 18 avril

➡ Bouleuse - Ville-en-Tardenois (16km)
les grandes mutineries de Ville-en-Tardenois
(1^{er}-2 juin 1917 et 6-7 juin 1917)

Mardi 18 avril (soirée)

18h00 Conférence « Des soldats russes au front de l'Aisne en 1917 »

Mercredi 19 avril

➡ Ronchères - Fère-en-Tardenois (20 km)
la mutinerie de Ronchères et Coulonges
(22-25 mai 1917)

18h00 Conférence André Loez « Les mutineries de 1917, une révolte improbable »

Jeudi 20 avril

➡ Villers-sur-Fère - Fère-en-Tardenois (17km)
les mutineries de Villers-sur-Fère (27 mai 1917)
et de Beuvardes (2 juin 1917)

Vendredi 21 avril

➡ Baslieux-lès-Fismes - Beaurieux (19km)
la remontée vers le front

Samedi 22 avril

➡ Beaurieux - Craonne (12km)
la remontée (suite et fin)

La réalisation

Vingt-deux personnes se sont inscrites pour participer à toute la marche. C'est le fameux « noyau dur ». Dix-sept ont pu le faire comme prévu. Une s'était inscrite par soutien moral, mais s'abstint rapport à son âge. Une fut retenue pour accompagnement de soins. Un s'est joint quand il a pu, vues les célébrations et ses obligations. Deux, régionaux du parcours, se joignirent finalement au jour le jour.

Chacun était invité de porter à la boutonnière le portrait d'un ancêtre ayant vécu la Grande Guerre.

Dimanche 16 avril :
Cormicy-Hermonville (10 km)

Sur le saillant du front de l'offensive Nivelle

Après la montée, maintenant traditionnelle (enfin presque), sur le Plateau de Californie le matin et les cérémonies officielles retransmises sur grand écran, rendez-vous à 14h au Cimetière National de Maison Bleue, autour de la tombe de Joseph Dauphin, fusillé à la ferme du Faité à Ventelay, où nous serons en fin de semaine. On est une douzaine autour de la tombe, accueillis par Monsieur le Maire de Cormicy et deux adjoints. L'air est pur. Une belle semaine s'annonce.



Lundi 17 avril :
Loivre - Prouilly (16 km)
par Courcy, et Trigny

Du front à l'arrière-front

On est une trentaine. Des de CMS sont avec nous. Nous passons le long du canal au pied de la colline fortifiée de Brimont. Notre étape correspond au centième anniversaire de la libération de Courcy par la brigade russe, le 17 avril 1917. Nous y

sommes les témoins passants d'une importante cérémonie. Un groupe de Prouilly nous attend à Pouillon. Il nous trouve un beau lieu de pique-nique et nous faisons aubade à une citoyenne qui a offert le café. À Prouilly, un bel espace mémoriel est aménagé sur le site de l'ancien hôpital militaire, le HOÉ (Hôpital d'Orientation et Évacuation). Le Champagne sera offert. Convivialité. Le soir, à notre bivouac de Romigny, Chantal et François Péroche sont avec nous pour présenter la nouvelle d'icelui *Veillée d'armes*. Sympathique soirée entre nous.

Mardi 18 avril :
Bouleuse - Ville-en-Tardenois (15 km),
par Sarcy, le cimetière italien de Bligny et Chatillon-sur-Marne

Les grandes mutineries de Ville-en-Tardenois des 1-2 juin des 23^e et 133^e RI de la 41^e DI et 6-7 juin 1917 des 40^e et 60^e RI de la 41^e DI

On est une quinzaine. À Sarcy, Madame la Maire, Isabelle Fourquet, conte son arrière-grand-père, Gustave Helstroffer, fusillé le 10 août 1916 à Fère-en-Tardenois pour « fugues multiples ». La famille de cet alsacien devenu marnais après 1870, avait sa famille à Reims. Ça devait le démanger de les retrouver parfois...

Dans l'après-midi, nous avons poussé au sud, jusqu'à Châtillon-sur-Marne. Au pied de la statue du contestable Urbain II, nous avons contemplé la vallée de la Marne et la ligne de train Strasbourg-Paris, objectif de certains mutins. Nous avons eu brièvement André Bach au téléphone.

Le soir, conférence de Monsieur Robert Clément sur les brigades russes pendant la Grande Guerre, de leur périple à leurs mutineries, le tragique épilogue au camp de La Courtine. Quelques Rominciennes et Rominaciens se sont joint à nous.

Mercredi 19 avril :
Ronchères - Fère-en-Tardenois (20 km),
par Cierges et la ferme des Bonshommes

La mutinerie de Ronchères et Coulonges des 22-25 mai 1917 du 162^e RI de la 69^e DI

On est une bonne vingtaine. Les petites municipalités de Ronchères et Cierges se font un devoir de nous proposer abris au chaud et café. Ils ne sont pas très au fait de ces affaires de l'Histoire. C'est

tout chaleureux toutefois. Avant Coulonges, nous tombons par hasard sur la tombe d'un Quentin Roosevelt, fils du président, scratché en avion à l'époque. L'une d'entre nous savait la tombe par là. Un peu plus loin, en l'absence de Philippe, parti chercher André Loez à une gare de Château-Thierry, deux de ses compères firent lecture joyeuse des événements de 17. À la ferme des Bonshommes, tout le monde est réuni, pour une réception sympathique par les maîtres des lieux. La famille Deman a rangé, nettoyé, aménagé et chauffé le poêle pour nous accueillir dans ce beau grenier-grange de l'ancien monastère des « Bonshommes ». C'est chaleureux. Madame Deman, au moment du café conte la saga familiale, du nord à l'Aisne, à travers les guerres. On chante. Le fils de la maison sera des nôtres à la conférence d'André Loez *Les mutineries de 1917, une révolte improbable*, quelques heures plus tard à Fère, en présence de quelques Féroises et Férois. Il aura avec Noël Genteur, un tête à tête sérieux sur l'agriculture et la prise en charge héritière d'une exploitation.



Jeudi 20 avril :

Villers-sur- Fère - Fère-en-Tardenois (17 km),
par Beuvardes

Les mutineries de Villers-sur-Fère du 27 mai du 18^e RI de la 36^e DI (de Vincent Moulia, Fidèle Cordonnier, Alphonse Didier, Casimir Canel et Jean-Louis Laplacette) et de Beuvardes du 2 juin 1917 des 70^e (Celui de Joseph Dauphin et de François Brugière), 54^e et 115^e BCA de la 47^e DI

On est une vingtaine. Bruno Cordonnier s'est joint à nous. Il est dans les pas de son grand-père. Il prend la parole au sortir de Villers. Après les mouvements de protestations à Villers du 27 mai 1917, Fidèle Cordonnier et onze camarades ont comparu

devant le conseil de guerre de la division à Maizy le 7 juin. Il fera partie des cinq condamnés à mort, mais sera gracié par le Président de la République qui le 11 juin rejettent la grâce pour ses quatre camarades. Trois seront fusillés dès le lendemain à l'aube, sur le plateau, au-dessus de Maizy. Vincent Moulia s'est fait la belle dans la nuit.



En chemin, une laie labourée sur un km musclera les randonneurs. Le temps est magnifique. Philippe fait lecture du haut d'une chaire réservée généralement aux chasseurs-guetteurs. À Beuvardes les événements de juin 1917 sont évoqués, qui furent suivis d'une enquête qui disculpa treize soldats et en envoya douze au conseil de guerre. Dauphin et Renault seront fusillés à la ferme du Faité où nous passerons demain, d'autres écopèrent de peines longues de prisons ou de travaux forcés dans les bagnes militaires.

Dans le cadre de cette évocation, il est impossible de s'étendre davantage. À chacun de se plonger ou replonger les livres de Pierre Durant, Denis Rolland, André Loez et Nicolas Offenstadt.

Vendredi 21 avril :

Baslieux-lès-Fismes - Beaurieux (19km),
par Romain et le Grand Hameau, Ventelay et la ferme du Faité, Meurival et Maizy

La remontée vers le front, les lieux de conseils de guerre et fusillades pour l'exemple.

On est une trentaine. Un groupe d'une dizaine, de Gueux (village de la Marne), marche avec nous ce matin. C'est la journée des maires. Chaque municipalité a tenu à nous recevoir. À Baslieux avec belle exposition 1917 de photos autour de chez eux et collation. À Romain, Madame la Maire et Monsieur

nous reçoivent chez eux avec collation et biscuits maison mode Anzac. À Ventelay, Monsieur le Maire a du mal à contenir son émotion lors de son mot d'accueil. À Meurival, Madame la Maire a réuni quelques archives du village. Collation aussi. À Maizy, Monsieur, le Maire qui a marché toute la journée avec nous, après visite autour des ruines de l'église et de la plaque à la mémoire des fusillés, nous ouvrira les portes de la cour historique, prison de la prévôté, d'où s'évada Vincent Moulia. Il offrira la tournée aux marcheurs. Soirée comédienne et chantée à Beaurieux. Demain, on arrive.

Samedi 22 avril :

Beaurieux - Craonne (12 km),

*par le fond de Saint-Martin, le bois de Neuville,
Oulche et Heutebise*

Arrivée sur le front.

Final. On est une vingtaine. Ni le curé, ni le maire ne salue l'escouade dans la montée de Beaurieux. Le Maire l'a fait la veille et est venu le matin s'assurer que tout allait pour le mieux. Dans le bois de Neuville, tout est recueillement. Arrivés en bordure de la D18, nous y sommes. Peut-être n'a-t-on pas envie que cette semaine marchante et conviviale, dans leurs pas, ne s'arrête. Par la D895 puis la Tranchée du Balcon nettoyée, nous arrivons à l'emplacement du monument détruit de Kern. Nous sommes attendus par des proches. C'est chaleureux, causant. Les organisateurs ont prévu un moment de silence. Un air de flûte s'envole. Nous entonnons à mi-voix le Chanson de Craonne. Quelques mots seront dits au bout du Plateau, sous l'observatoire. Ceux qui n'ont pu en être sont nommés. Un repas fraternel nous réunit à Corbeny. Au

dessert, Noël Genteur, élevé au grade de Grand Maître dans le Grand désordre des Passeurs de mémoire est ravi de la médaille en chocolat qu'il reçoit des mains de Philippe Olivera. Une colombe de la Paix illustre l'œuvre originale.

Un peu plus tard, avec un peu d'émotion, on ne sait pas trop comment se quitter.

Tout compte fait

Une belle idée menée au bout. Le noyau dur de sept en 2014 a été multiplié par presque trois. Le fonctionnement en équipes autonomes a été confortable pour les organisateurs qui n'eurent pas à s'occuper de tout pour tous. Il fut convivial. Les accueils municipaux furent empressés et chaleureux, documentés parfois.

Les lectures et commentaires furent instructifs. Pour ma part, elles m'ont invité à re-explorer le livre de Denis Rolland, maintenant que nous sommes passés par les lieux. Il faudra certainement poursuivre les recherches au hameau de La Folie à Villers-sur-Fère. Ce que nous n'avions pu faire lors des séjours de préparation.

André Bach, que nous avons pour beaucoup en pensée, ne nous a pas lâchés.

La Fleur du Chemin des Dames, n'a pas résonné comme elle aurait pu le faire lors de la Marche, avec Jacques Culioli parmi nous. Elle a résonné pour André à Andernos.

Méré, le 2 juin 2017
Didier Cochet





Chemins de Mémoire Sociale et Craonne

Photomontage Michel

Chemins de Mémoire Sociale et Craonne

À la demande de Frédéric Rousseau, qui préside actuellement aux destinées du Crid 14-18, en prévision du colloque des 10 et 11 novembre 2017 à Craonne, nous avons été invités à revenir sur ce qui nous lie à Craonne et au Chemin des Dames. Le texte qui suit est le fruit de notre réflexion collective.

Tout a commencé en 2002. Didier Cochet entend un certain Noël Genteur parler de son village sinistré depuis 1917, dans l'émission de Daniel Mermet. Il part *Là-bas si j'y suis* sur le Chemin des Dames, y rencontre Noël Genteur. Il y rencontre surtout une autre façon de raconter la guerre, pour tenter de comprendre l'incompréhensible, mettre des mots sur l'innommable.

La suite, c'est l'envie de partager. Didier en parle autour de lui, raconte son histoire, et l'histoire de Craonne avec un petit « h » : les zones sinistrées, gorgées de mitrailles et interdites de culture, les vaches auxquelles on donne à avaler des aimants, pour que les morceaux de barbelés que contient encore la terre ne leur percent pas la panse, les obus que les paysans labourent quotidiennement.

On s'y retrouve, une poignée d'abord, pour arpen-ter le plateau de Californie, chanter faux la chanson de Craonne, ramasser à terre les billes des shrap-nels et découvrir, hébétés, que des jeunes hommes, par milliers, gisent là, autour de nous, sous nos pieds...

Du coup, *Les Croix de bois* de Dorgelès, *Le Voyage au bout de la nuit* de Céline, *Les Sentiers de la gloire* de Kubrick, tout cela prend sens dans ce vil-lage de l'Aisne, Craonne où des soldats ont osé dire non. Alors on décide d'approfondir.

Pendant que les historiens dénichent *Les Carnets de guerre de Louis Barthas* – nous, on creuse. La tranchée du Balcon que l'on dégaze, puis les fonda-tions d'une pièce d'artillerie dans le champ de maïs de Noël, enfin le Village nègre. On y trouve pêle-mêle un clairon, des munitions, une gamelle...

C'est ainsi qu'on approche la vie de ces malheu-reux, grands-pères de quelques-uns d'entre nous, qui ont quitté leurs champs, leur usine, leur classe pour terminer leur vie dans cet enfer, ou y laisser un bras, une jambe, la raison pour certains. On y découvre aussi que l'école qui nous avait servi les clichés sur la Grande Guerre avait sans doute ou-blié le principal : nous enlever à jamais l'envie de prendre un fusil...

Alors on en revient avec des histoires à raconter, encore.

La visite d'une creute donnera à l'un de nous l'idée d'un livre, plus tard.

Et on parle autour de nous. Le groupe s'agrandit.

On découvre aussi les historiens de Craonne, qui s'intéressent, comme nous à l'autre côté de la guerre, celle des réfractaires, ceux qui refusent le massacre et qu'on appelle les mutins. On lit leurs écrits, on les rencontre aux journées du livre...

Bientôt, il a fallu se structurer. D'abord pour des problèmes d'intendance, et d'assurance en cas d'accident. Mais surtout pour renforcer institution-nellement la démarche de Noël et de la Cagna. À l'automne 2003, Chemins de mémoire sociale voit le jour. Et le Collectif de recherche international et de débat sur la guerre de 1914-1918 (Crid 14-18), sans aucune imagination, choisit la même date pour en faire autant (à moins que ce ne soit le contraire ...) D'abord c'est de Champigny-sur-Marne que par-tent les pèlerins, puis le cercle s'élargit, il en vient des quatre coins du pays. Chacun veut participer au Parcours du poilu, à ces soirées de copains où l'on chante en chœur *Un Général à vendre*, avec la mémorable participation de notre ami le général André Bach. Car c'est aussi ça l'esprit de Craonne, une mise à mal des clichés sur la guerre, l'armée, l'honneur, etc.

Et bientôt l'envie nous prend de faire ça ailleurs, pour voir si l'Histoire qu'on nous a servie mérite toujours sa majuscule... Ça sera la Révolution des Œillets au Portugal, Le Vercors, La Retirada, etc. Et puis dans Chemins de mémoire sociale il y a Social. Là aussi, on a voulu aller vérifier par nous-mêmes, interroger les survivants, se faire notre idée. Ce sera Lip à Besançon, Plogoff, Saint-Nazaire, le Larzac, etc.

Bientôt Chemins de mémoire sociale atteint les trente-cinq membres. L'âge de raison ? On espère tous que non.

Pour autant, on n'en oublie pas Craonne, car tout cela, c'est un peu au Chemin des Dames qu'on le doit, à cette vibrante rencontre d'une vérité qu'on nous avait bien cachée.

On lui doit autre chose à Craonne, ça a été de fédérer un groupe. De rassembler des gens qui ne se connaissaient pas, ou qui s'étaient perdus de vue et qui se sont retrouvés autour de valeurs très fortes :

- **le pacifisme** : les objecteurs de conscience et les antimilitaristes d'hier se sont ainsi retrouvés, quarante ans plus tard ;
- **la curiosité** d'aller voir derrière les apparences, les discours officiels ;
- **la recherche de la vérité** : la priorité donnée à ceux qui ont vécu l'événement, la recherche et le respect des témoignages ;
- **le goût pour la randonnée**, enfin, de la vie en groupe ;
- **le goût de la fête, des chansons** ;

... et bien d'autres choses encore.

Au hasard des témoignages sollicités :

Il y a une phrase de Noël Genteur qui m'a profondément marquée, à propos des flaques d'eau dans la forêt de Beaumaraais « quand je vois toute cette eau j'ai l'impression d'une blessure qui suinte et qui ne se refermera jamais ».

Personnellement, mes deux grands-pères sont venus sur le Chemin des Dames, ils ont survécu, ils ne se connaissaient pas, ils avaient vingt ans. Dans l'histoire de ma famille paternelle comme maternelle, j'ai ressenti en allant sur le Chemin des Dames la peur, l'angoisse des jeunes hommes qu'ils avaient été et j'ai la sensation de leur rendre une justice.

Craonne c'est les soirées d'hiver avec mon grand-père maternel qui me raconte inlassablement sa guerre des tranchées, les copains qui le sauvent en le tirant de la boue avec un fusil comme levier.

Craonne c'est chanter Gloire au 17^e assis en face du général Bach qui reprend le refrain en « cœur » et deviendra mon ami André.

Mais à Craonne, gros bourg rasé et martyr, nous ne sommes jamais tombés dans la commémoration attristée. Peut-être que les sacrifiés du Chemin des Dames nous ont appris ça, que la paix est précieuse, et que la vie est belle... C'est aussi ce que nous dit le paysage, terre criblée de trous d'obus et forêt pourtant si paisible. Alors on ne gémit pas, mais on n'oublie surtout pas.

.....

Nous venons, treize ans après notre première venue sur le Plateau, de participer au Centenaire du Chemin des Dames.

L'attachement s'est maintenu au fil des ans. Certains ont creusé les questions philosophiques. Nous avons suivi l'École historienne de Craonne, la richesse de ses colloques, les avanies subies par le monument d'Haïm Kern. Puis le Crid 14-18 et Chemins de mémoire sociale concoctent ensemble la première marche « Dans les pas des mutins » en novembre 2011. En 2013, réjouissances à Craonne pour nos dix ans associatifs ; en 2014, marche bien trop confidentielle « Dans les pas des Pioupious », puis préparation au long cours, avec La Cagna de la « Marche du Centenaire » en 2017 : autant d'événements qui au fil des ans ont renforcé nos liens fraternels. Certains des nôtres ont pris un autre chemin, d'autres affrontent des coups durs, d'autres encore nous rejoignent, le livre de notre histoire s'écrit jour après jour.

Une page semble toutefois vouloir se tourner. À Craonne, depuis les dernières municipales, on se sent moins « chez nous ». Pourtant, une suite est à inventer, après la consécration officielle de Craonne, lieu de mémoire, par la venue du Président de la République pour le centenaire du 16 avril et la reconnaissance publique des quarante années de travail obstiné de Noël Genteur. Après le colloque de novembre 2017 « Comment écrire l'histoire de la Grande Guerre ? », quelles formes pourra prendre cette suite ?

La question est à l'ordre du jour pour nos trois associations Cagna, Crid 14-18 et Chemins de mémoire sociale. Nous l'aborderons sereinement et fraternellement.

Chemins de Mémoire Sociale,
mai 2017

Craonne

Craonne c'est 1967, ma chambre d'étudiant, le disque de Marc Ogeret écouté, réécouté jusqu'à l'usure ;

Craonne c'est *Les Croix de bois* de Dorgelès et *Le Feu* de Barbusse, lus à l'âge de douze ans ;

Craonne c'est *Les Sentiers de la gloire* lus au même âge ;

Craonne c'est *Les Thibault* de Martin du Gard lus à quinze ans ;

Craonne c'est mon père, orphelin de guerre, nous emmenant tous les ans au défilé du 11 novembre ;

Craonne c'est les soirées d'hiver avec mon grand-père maternel qui me raconte inlassablement sa guerre des tranchées, les copains qui le sauvent en le tirant de la boue avec un fusil comme levier ;

Craonne c'est le nom de mon grand-père paternel sur une stèle autour du monument aux morts de Nomain (Nord) : *Lafrance mort pour La France* ;

Craonne c'est mon père né en 1916, conçu lors d'une permission, orphelin à cinq ans, son père Hubert Lafrance décédé en 1921 des suites de l'Ypérite ;

Craonne c'est une visite sur place dans les années 95/97 avec le CDDP, la mairie puis les champs de bataille ;

Craonne c'est les BD de Tardi sur la guerre, acquises depuis trente-cinq ans ;

Craonne c'est la redécouverte grâce à mon ami Didier lors d'un week-end de 2003 où un groupe de Campinois découvre les champs de bataille que nous arpentons avec le maire Noël Genteur, inlassable marcheur, inlassable conteur ;

Craonne c'est les commémorations du 16 avril avec la montée au plateau et le départ dans l'obscurité sous la houlette de Noël ;

Craonne c'est la marche le soir au cimetière de Craonnelle ;

Craonne c'est les soirées conviviales autour d'un bon plat dans la salle des fêtes de la Mairie, où avec les copains de la Cagna et du Crid nous chantons tout un répertoire antimilitariste ;

Craonne c'est chanter *Gloire au 17^e* assis en face du général Bach qui reprend le refrain en « cœur » et deviendra mon ami André.

Craonne c'est 2004, après une nouvelle rando sur les lieux, la décision lors du repas de midi dans la salle des fêtes de la Mairie de nous constituer en association, puis la rédaction des statuts avec Didier, Lionel et Sylvie et la naissance de Chemins de Mémoire Sociale ;

Craonne c'est le défrichement des casemates du *Village nègre* avec quelques copains et mon fils de quinze ans ;

Craonne c'est la découverte récente de photos de mon grand-père Lucien en militaire et un exemplaire du *Guide des champs de bataille Arras Lens Douai* annoté et signé de sa main « *Ce que j'ai vécu d'octobre 15 à février 16* » ;

Craonne c'est *Les journées du livre*, où des auteurs viennent livrer leurs recherches et témoignages et nous faire partager leurs réflexions ;

Craonne c'est tout cela, beaucoup et rien par rapport à l'ampleur de la boucherie de la première guerre mondiale notamment l'offensive Nivelle où moururent des dizaines de milliers de poilus ;

Craonne c'est le lieu de mémoire par excellence où peuvent communier tous ceux qui sont convaincus de l'absurdité de la guerre et de la nécessité du devoir de mémoire ;

Craonne c'est la croisée des chemins, où se rencontrent associations et simples citoyens, pour réfléchir, commémorer.

Pierre Lafrance

Vu de ma télé !

Dimanche 16 avril 2017 : Centenaire de l'offensive Nivelles, non je ne me lèverai pas à 4h30 pour prendre part à la marche commémorative de l'aube, et former un bataillon avec les copains des CMS, comme il y a dix ans, avec Pierre, Sylvie, Hélène... aux côtés de Noël et André. Pas de fusée éclairante, pas de jour qui se lève, pas de montée sur le Plateau poussé aux fesses par deux parachutistes (je m'enfonçais dans la boue). Hélas, cloué à Vitry par ma gonarthrose (ce n'est ni vénérien, ni contagieux). Je reste dans mon lit douillet, bien que ce ne soit pas le 14 juillet, comme disait l'ami Georges, qui de loin préférerait celle de 14-18. Bon, très dépité de ne pas en être, après avoir flemmardé, somnolé, je me lève quand même sur le coup de 9h15 pour me rabattre sur les étranges lucarnes d'Antenne 2 et assister en direct, mais pas en live, à la retransmission des cérémonies. Impression étrange d'être dehors, tel(et)spectateur, mais aussi à l'intérieur, tant les paysages qui défilent, les lieux montrés ou évoqués me sont devenus familiers, voire nécessaires à la mémoire, lieux arpentés maintes fois depuis bientôt une quinzaine d'années, au côté des copains des Chemins, de la Cagna, guidé par Noël, avec sa bonhomie contrastant avec la gravité des propos, où transparaît sa passion irréprensible pour la mémoire de ces hommes qui ont laissé leur peau.

Tout d'abord l'inauguration du nouveau monument d'Haïm Kern à la mémoire des sacrifiés qui n'ont pas choisi, ni reçu de sépulture... On entre dans le vif du sujet avec des extraits de la marche matinale, où l'on voit Nivelles euh Noël suivi par de nombreux bataillons de personnes venues commémorer cette boucherie. Je cherche des yeux un visage connu, Didier, Pierre-Yves, Catherine, René ou autre, mais que nenni. La foule est trop dense, trop nombreuse. Puis arrivée sur le Plateau de Californie. Deux visages connus. André Loez et Nicolas Offenscheidt, historiens et amis qui donnent une leçon d'histoire au président Hollande : « Votre visite ici est évidemment un événement historique ... Votre présence est un aboutissement, mais aussi véritablement une rupture parce qu'il faut se rendre compte que ce lieu a été marginalisé dans l'histoire de la Grande Guerre ... Cette marginalisation s'explique pour trois raisons : évidemment d'une part un échec, un échec, avec une perte importante, un échec du commandement et puis ce lien avec les grandes mutineries. Donc en ce sens votre présence ici est véritablement une rupture puisque vous réintégrez, et vous sanctionnez ce mouvement de retour du Chemin des Dames dans l'histoire et la mémoire républicaines et nationales ».

Mon absence à ces propos me devient plus profonde, plus pénible... Noël, de retour de la marche, apparaît lui aussi sur le plateau (de Californie, pas de télé !!). Il rappelle un constat « que les hommes, quels qu'ils soient, que le contact, que l'échange pouvaient toujours exister, et que justement, c'est dans l'échange, dans l'écoute, qu'on évite beaucoup de malentendus ». Il évoque un long combat collectif de beaucoup de volontaires pour « réintroduire l'ensemble des soldats avec leur compagnon. En fin de compte, c'est cela affirmer que tous

les soldats étaient des soldats de la République à l'époque ». Tiens j'ai déjà entendu cela... (loin des yeux mais là tout près du cœur !) Me viennent alors les visages de mon grand-père maternel, la mémoire de mon grand-père paternel dont je n'ai jamais vu une photo, et le visage souriant avec bonhomie d'André Bach, André mon ami à qui j'ai envoyé la veille le timbre 1^{er} jour commémoratif du 16-4-2017 Chemin des Dames. André que je sais sur son lit d'agonie ... André qui nous quittera peu après.

Pendant cette diffusion, je correspond avec mes potes des Chemins par « MMS », leur envoyant des photos de ce qu'ils ne voient pas. Je me sens un peu moins seul et presque là-bas. Leur message de retour : « On pense très fort à toi ! » me fait chaud au cœur. Le discours du Président, correct mais pas révolutionnaire, ne me marque pas plus que cela, si ce n'est qu'il me rappelle les défilés du 11 novembre où mon père me traînait en mémoire du sien. *La Chanson de Craonne* interprétée par une classe du collège Léopold-Sédar-Senghor sonnera comme un petit air de distribution des prix de mon enfance quand nous entonnions le *Chant du départ*. On entend la voix retentissante d'une basse barbu qui semble vouloir renforcer les voix hésitantes des collégien(ne)s. Réel, irréel, une chose est sûre, ni mon ami André, ni moi, ne participons physiquement comme auparavant à cette commémoration.

Deux hommes absents sur le Chemin des Dames ! Fidèle soldat, André attendra un mois après le centenaire pour nous tirer sa révérence ; mais non sans un clin d'œil à l'histoire : il part dans la nuit du 18 mai à la veille du centenaire de la reprise de l'offensive allemande sur Craonne. La maladie l'a eu dans les endosses, il a laissé sa peau à Andernos.

La vision des champs de bataille de Craonne me reviendra, quand Didier, Noël et moi sur les marches de l'autel de la petite église Saint-Éloi, après avoir prononcé notre hommage funèbre à trois voix, regardons la mer qui nous apparaît par la porte ouverte : couleurs gris acier tant du ciel que de l'eau, renforcées par le silence de l'assistance quand s'égrènent les notes et les paroles de la chanson *Une fleur du Chemin des Dames* le poème de Jean Arbusset, chanté par Jacques Culioli.

1917-2017, nous t'avons apporté 17 roses et je t'avais rencontré en chantant le 17^e de ligne.

Le chant prend fin. Les champs de bataille s'estompent. Tu m'apparais à Craonne, André, dans la salle des fêtes, souriant, sous le drapeau tricolore lors de l'inauguration du triptyque de Tardi. Ton image et celles de Craonne sont à jamais pour moi indissociables.

Adieu André, Adieu l'ami.

Pierre Lafrance 17 juillet 2017

Le Centenaire du maillon faible *



Ne pouvant s'investir toute une semaine, un groupe de chemineaux décide néanmoins de s'associer aux festivités mémorielles, organisées le week-end des 15 et 16 avril 2017 à Craonne.



Pour se mettre dans l'ambiance militaire, gîte d'étape et chambrée à Aizelle. Soirée lasagnes, veillée d'armes autour de l'Armagnac, nuit rythmée par les ronflements, nous voilà en forme pour affronter le samedi



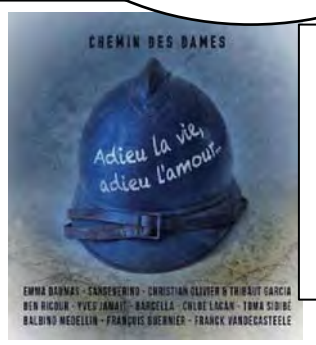
Missionnés par La France, direction la Caverne du Dragon pour les timbres du premier jour. Trop tard la levée est faite. Ne nous reste plus qu'à suivre la visite de la Caverne sous contrôle militaire, il est vrai qu'ils ont droit à l'instruction.



Retour à Craonne pour un quartier libre, chants régionaux, jusqu'à l'appel du soir, autour du noyau dur qui a déjà fait sa première marche, à la salle des fêtes de Corbeny. Ambiance festive et chants joyeux grâce au carnet de chants du centenaire.



Samedi réveil au clairon, pour être dès 5h30 prêts à l'offensive. Marche à l'aube heureusement « sans casque et sans arme », mais sous haute surveillance hollandaise, rythmée par les interventions de Noël, comme autant de stations du chemin de croix subi par les soldats envoyés à l'assaut de celui des Dames.



Chili con carne et c'est reparti plein gaz pour le concert de l'après-midi autour de l'album du centenaire « Adieu la vie, adieu l'amour » en hommage aux poilus. Repas froid, voire glacial, puis deuxième randonnée à la limite de la nuit, en hommage aux brancardiers. Fin de nuit au cimetière de Craonnelle avec concert en hommage aux troupes africaines...



*Au cours de la Marche du Centenaire de 2014, les quelques qui firent les trois semaines en entier se qualifièrent de « noyau dur ». Des déclinaisons suivirent qui n'engagent que la responsabilité de leurs utilisateurs. (Ndlr).

Le Centenaire du maillon faible (suite et fin)



Lundi séparation. Retour à la réalité pour les travailleurs, fiers d'avoir participé à leur mesure. Trois électroniciens libres, puis retraités, Anne-Marie, Gérard et René s'accrochent au noyau dur pour une journée explosive.



Départ pour Loivre où on reçoit son dossard.
Encouragement des édiles locaux
avant de se lancer le long du canal jusqu'à Courcy



Les organisateurs ayant bien fait les choses, nous sommes accueillis en fanfare par la fraternisation des soldats russes organisés en soviets, et les français.



Transfert et repas à Pouillon. De légumes évidemment.
Là, digne des grands moments de CMS,
une voisine vient nous offrir le café ... Chants, émotions, larmes ...



Poursuite à travers bois et vignes jusqu'à Prouilly.
Rassemblement sur le lieu de l'hôpital de campagne.
Champagne !!! Offert par Mme la maire
qui avait d'ailleurs participé à la randonnée.

CHAMPAGNE !



Retour sur terre et sur Paris.
Nous laissons les durs organiser leur campement et poursuivre leur rando ...

René Delalande

Cheminement

I - Automne (1978-1988)

La découverte de ce territoire ne s'est pas faite en un jour et je me rends compte maintenant du temps nécessaire pour connaître et comprendre l'histoire de son milieu qu'il soit social ou naturel.

L'origine de toute cette histoire n'est due qu'au fait d'être né ici dans les années cinquante, au cœur d'une petite ferme familiale, pas très riche, riche en argent sonnante comme on dit, mais structurée autour de liens familiaux solides, arrière-grands-parents, grands-parents, parents et voisins qui compensent bien l'isolement et les difficultés financières de l'époque. Le premier contact, dans mes souvenirs, avec la terre, cette terre de Craonne sur « le Chemin des Dames » s'est fait bizarrement en ramassant la ferraille. Cette bizarrerie, en tant que telle, ne s'est posée que bien plus tard après mon retour, au tout début des années quatre-vingt. Grand-père était encore de ce monde.

Quinze ans auparavant, le jeudi était un jour de liberté pour les petits sauvages que nous étions mais il fallait malgré tout éviter de croiser et l'instituteur et le maire. Ces circonstances étaient peu probables puisque nous passions une grande partie de ce temps libre à suivre la char-rue lorsque le temps des labours était arrivé, ou à construire des cabanes dans les bois autour de la ferme. Je me souviens d'avoir sillonné, avec mon frère et les copains d'en face de la ferme, chaque parcelle de terre que mes parents travaillaient. Nous recherchions cette fameuse ferraille qui venait de je ne sais où. Des petits et gros morceaux parfois de plus d'un kilo, des petites billes en plomb ou en acier qui servaient de projectiles pour nos lance-pierres. Ce n'est que bien plus tard qu'on a appris à les nommer shrapnel. Mais le vrai trésor que chacun de nous quatre espérait découvrir était cette fameuse « tête de cuivre » reconnaissable à sa forme en ogive, d'un bleu vert caractéristique, qui provoquait une joie intense pour celui qui tombait dessus. Un kilo de cuivre pur, monnayé avec le ferrailleur du coin, rapportait un paquet copieux de carambars au passage du boulanger le jeudi de la semaine suivante.

Dès notre plus jeune âge, les anciens nous avaient mis en garde contre plusieurs objets cachés dans la terre et qui apparaissaient de temps en temps et en particulier deux qu'ils appelaient obus et grenades, les deuxièmes étant plus dangereuses que les premiers. La consigne était de les signaler à un vieux mais surtout de ne pas les toucher. Cet apprentissage de la prudence a été plusieurs fois renforcé pendant ces quelques années d'enfance, par l'explosion dite accidentelle de ces engins qui naturellement attiraient notre curiosité.

Mais nous avions un protecteur avec nous, notre grand-père Jules, toujours présent, attentif, un œil sur sa cigarette roulée au tabac gris et l'autre fixé en permanence sur sa descendance. Je me souviens avec beaucoup de nostalgie de ces moments sacrés de la vie dans cette campagne. Je le revois mâchonner son mégot et le rallumer sans cesse avec son briquet tempête alimenté à l'essence normale. Parfois, tout un côté de son visage, noirci par la fumée, gardait une demi-moustache, roussie par la flamme trop généreuse.

Dans cette ferme où se croisaient des bâtiments de pierre et de bois, la vie n'était pas un long fleuve tranquille. La journée commençait pour les parents bien avant le lever du soleil. Les pas des chevaux ferrés sur les pierres à la sortie de l'écurie marquaient notre réveil, puis venait le bruit des chaînes qui libéraient les vaches avant de les mener aux champs. Tous les animaux de la ferme accueillaient le nouveau jour.

Pour nous l'espace autorisé avait des limites précises. La ferme bien sûr, blottie au bas d'une pente à plusieurs terrasses qui menait à une petite route bordant une forêt de pins. Sur ce parcours où se succédaient une prairie, une vigne, un bois, un long saillant en faux-plat, un autre bois, une nouvelle pente cultivée pour arriver à cette petite route en mauvais état. Là était la frontière infranchissable, interdite, qui donnait accès au plateau couvert de pins. À l'époque, cet interdit que les parents nous imposaient, n'était pas compris, et la tentation de désobéir nous harcelait. L'avenir nous apportera les incontestables raisons et déjà on nous parlait de zone rouge dangereuse.

La fin de mes dix premières années arrive, et le temps de quitter notre petit paradis aussi. La pension va nous séparer pour longtemps de cet héritage ancestral qui nous paraissait à jamais acquis.

Quinze années vont me séparer de ce milieu naturel, avec malgré tout des périodes de rencontre pendant les saisons des moissons. Quinze années qui doucement vont transformer des souvenirs réels d'enfant en un inéluctable engagement pour cette ruralité malade de l'abandon.

À la brutalité du retour, rapidement encaissée, va naître une passion inattendue pour cette terre à faire vivre. Simultanément j'ai eu un mystérieux sentiment que grand-père venait lui aussi de passer quinze années à attendre qu'un relais arrive. Pour moi cet homme n'avait pas d'âge, je le retrouvais, mes pensées n'étaient pas trahies, et le temps du véritable héritage débutait. Une phrase, une seule de ses phrases, déclencha en moi une interminable liste de questions, beaucoup sans réponse aujourd'hui : « Tu sais c'est terrible ce qui s'est passé ici ».

Ce jour-là, nous repassions à la binette les betteraves sucrières au lieu dit Les-Mortes-Cuisses, nom prédestiné pour cette terre qui porte encore en elle nombre de corps disparus à jamais. Grand-père m'accompagnait avec son outil qui ne lui servait plus pour le travail mais plutôt d'appui. La phrase qu'il venait de me confier répondait à mon étonnement de trouver autant d'éclats d'obus à la surface du champ et parfois même un morceau d'os. Étonnement qui devint vite une incompréhension avec l'échange que nous eûmes sur l'histoire du village et les événements dramatiques du début du siècle. Il venait de me confier son chemin, le chemin de sa vie, sans amertume, sans haine, avec seulement le regret d'avoir été et d'être encore parmi les oubliés.

Il est parti à l'automne 1986, à la saison d'arrachage des betteraves, sans un bruit, sans une plainte, et je me rappelle son humour lorsqu'il pensait au grand départ : « Ho, tu sais, je ne suis plus à dix ans près, mais tant qu'à faire je préfère dix ans de plus ». Il venait de semer en moi ce sentiment d'injustice. Pourquoi un tel lieu était banni des livres d'histoire ? Banni de la mémoire, on n'entendait jamais parler de ce Chemin des Dames, et

pourtant la terre n'a pas oublié, tranchées, trous d'obus, queues de cochon, barbelés, obus, grenades, cartouches, casques, fusils rouillés, boucles de ceinturons, béton, roches. Il fallait être malhonnête, ou idiot, pour ne pas savoir, mais bien vite j'ai compris qu'il y avait une autre raison.

Deux motivations, intimes à ce moment-là, allaient se renforcer simultanément dans le temps, l'une pour travailler cette terre au quotidien et l'autre pour découvrir et faire découvrir son identité historique étouffée. De cela j'étais conscient que la tâche ne serait pas facile, et elle ne l'a pas été. Je ne me doutais pas que cet engagement provoquerait autant de réactions, parfois violentes à un degré insoupçonné, mais aussi de solidarité et même d'affection. Mais le plus grand danger venait de moi-même : est-ce que j'allais réussir à tenir un partage de mon temps et donc de mon énergie entre ces deux constructions ?

Rapidement les rencontres m'ont accompagné et beaucoup aidé. Si grand-père m'a transmis l'histoire de Craonne d'avant la Grande Guerre puis celle d'après les années vingt, à la deuxième guerre, la période lui était trop pénible pour en parler. Tout ce temps, il l'avait passé comme prisonnier puis travailleur de force en zone occupée, loin du territoire de sa commune. Seule la disparition de son grand frère Julien à vingt-sept ans, tué à Vendresse dans l'Aisne, au mois d'octobre 1914 lors d'un passage du 267^e RI à Craonne, en montant aux frontières, avait une place dans ses propos.

Le premier témoignage des combats reçu directement par un ancien de la tranchée vient de Georges Gougeaud en 1977 sur le terrain à Chevreux. Nous étions assis sur des gros obus de 210 allemands que l'engin de terrassement venait de sortir en nivelant une tranchée allemande. Il était du 8^e RI et devait avec son bataillon préparer, pour l'attaque du 16 avril 1917, la tranchée de départ, petite tranchée beaucoup moins profonde que la première tranchée de première ligne. Le 208^e était le régiment qui devait attaquer de cette tranchée de départ, l'objectif étant les bastions de Chevreux, fortifications allemandes à deux-cent-cinquante mètres de distance. Il avait dix-sept ans, engagé volontaire et blessé à l'œil le 11 avril 1917. Georges Gougeaud me conta dans le moindre

détail ces jours terribles qui marquèrent sa chair pour la première fois. Il fut le premier, pour moi, qui organisa une manifestation officielle pour sortir l'affaire du 16 avril de l'oubli. Ses propos n'étaient pas tendres à l'égard des autorités.

Ce jour, un char fut baptisé « Craonne ». Peu de participants, aucun représentant de l'état sinon les militaires, nous accompagnaient pour inaugurer aussi un monument à la mémoire de deux régiments, le 8^e RI et 208^e RI. Le silence autour de cette affaire dura encore quelques années, pon-



tuées malgré tout par quelques émissions de radio, notamment France bleue Picardie autour de *La Chanson de Craonne* : « Adieu le vie, adieu l'amour. » Un autre encouragement discret en 1988 est venu d'un militaire, un colonel qui à cette date commandait le 67^e RI de Soissons, le colonel André Bach. Je présenterai cette rencontre plus en détail plus loin dans le récit.

II - Hiver (1988-1998)

Ces dix années ont été les plus difficiles de ma vie de sédentaire. Elles commencèrent par les tracasseries administratives de mon installation sur une exploitation agricole. Dans le monde agricole, l'administration, associée aux organismes agricoles et para-agricoles, nous demande de fournir des résultats anticipés de notre travail pour les dix années suivantes. Au vu de ces résultats supposés, les « décideurs » vont choisir de nous aider, financièrement et techniquement, ou pas. J'avais donc le choix entre vivre le statut de paysan, homme libre, mais ancestrale ment seul et affamé, ou accepter d'être sous tutelle et soumis à rendre des comptes en permanence. Une petite voix, venue de mon enfance, celle de notre maître à tous, Jean de la Fontaine, me murmura à l'oreille la leçon du loup et du chien. J'ai suivi ce conseil et ne le regrette pas aujourd'hui.

À ce moment-là, les dix années passées m'avaient permis de découvrir l'histoire de ce petit territoire aux noms curieux, tel que saillant du Jütland, saillant du Tyrol, tranchée du Balcon et beaucoup d'autres lieux que je côtoyais quotidiennement avec mon travail d'agriculteur. Naturellement, le désir de comprendre ces curiosités m'amena à découvrir les nombreux témoignages de ceux qui ont foulé de leurs pas ces lieux emplis de mystères. Bizarrement, le premier recueil de témoignages fut *À l'Ouest, rien de nouveau* de E. M. Remarque, de son nom d'auteur. Un Allemand qui témoigne de ce terrible engagement involontaire dans l'armée d'au-delà du Rhin, envahisseur de la Belgique, puis du Nord de la France. Rescapé de cette barbarie, il pose la question à ses maîtres du bien-fondé de l'enseignement en temps de paix et du devoir de citoyen soumis à sa patrie en temps de guerre. Pour moi, la période d'incubation se terminait et le virus responsable ne me quittera plus.

Pourquoi nous a-t-on lésé de 450 hectares de terre ? Que veut dire cet espace de zone rouge ? L'histoire oubliée du Chemin des Dames allait d'elle-même germer et, petit à petit, de lectures en rencontres, me guider dans l'action. Bientôt, sur ce chemin périlleux, ces rencontres heureuses allaient m'aider à passer les obstacles épineux. L'une d'elles, il y a bien longtemps, sur un chemin de terre bordé d'arbres à peine sortis de l'hiver, j'ai croisé André Cardot. Un simple « bonjour » a suffi pour lier nos émotions. Comme un porte-bonheur, par ces quelques mots venus du cœur, André me dit : « Vous avez accroché votre charrue à une étoile ». Cette rencontre m'a fait relever la tête. Plus tard, d'autres circonstances m'apprirent qu'André avait été un acteur important de l'aide apportée aux réfugiés en 1940, puis de l'occupation française en Allemagne après 1945. Chemin faisant, d'autres rencontres allaient se succéder. Yves Gibeau, l'auteur de nombreux ouvrages dont *Allons z'enfants*, va se laisser envoûter par ce mystérieux aimant. Ce n'était pas et ce n'est toujours pas la beauté des levers de soleil, ni la vie bucolique des lieux, qui attiraient tous ces hommes instruits et cultivés à venir ici. Mais c'est bien le drame de 14/18 et le refus d'oublier le martyre de la jeunesse, au début du siècle dernier, qui les a fait marcher sur cette terre, avec l'espoir de trouver le difficile chemin entre la vérité et la réalité.

Le hasard des dates et surtout des événements allait au cours des années 90 réveiller une histoire plus ancienne, la bataille de Craonne de 1814, bataille au cours de laquelle s'affrontèrent les Russes et l'armée de Napoléon, armée de Silésie rescapée de la campagne de Russie. Sans le savoir, des amis venus de Belgique allaient m'accompagner pour reconstruire l'histoire de l'Histoire. Deux grandes batailles étaient enterrées sur ce plateau, le petit plateau de Craonne. Toutes les deux oubliées, celle de 1814 et celle de 1914. Elles allaient revivre ensemble et nous révéler l'horreur de la guerre. Il fallait convaincre sur le terrain, travail d'autant plus difficile que l'époque n'était pas à la contestation. Les derniers survivants de la Grande Guerre nous quittaient, les héros disparaissaient. Il fallait honorer leur courage et surtout dépoussiérer le patriotisme. Des lieux bien choisis accueillaient chaque année les cérémonies officielles du 11 novembre. On y remettait des médailles tardives. On

exaltait les combats et surtout la gloire de mourir au champ d'honneur. Tout peut être compris mais l'évidence ne trompe pas. Les participants étaient de moins en moins nombreux, l'intérêt des citoyens pour ces manifestations s'effondrait, mais surtout des lieux étaient bannis et les combats du plateau de Craonne, comme ceux de Laffaux étaient occultés. Les souffrances du Chemin des Dames n'avaient pas leur place dans l'histoire nationale. Il fallait oublier.

Pourtant, ceux qui ont eu la chance de côtoyer les anciens de 14 savent bien que la gloire n'est pas à tous les étages, que la guerre n'est ni juste ni belle, comme on veut généralement nous le faire croire. Quatre-vingts ans après la fin de l'horreur, le secret et l'intolérance étaient de règle. La mémoire restait sélective, la parole surveillée. Les autorités ne fréquentaient pas ces lieux. Elles les évitaient. Le constat était clair. Nos actions pour rendre la place de notre territoire dans l'espace public ne plaisaient pas. L'ombre des mutineries restait fixée sur cette crête maudite. Ce n'est pas par les quelques lignes dans les livres d'Histoire des années 70 à 90, qui mentionnaient simplement : « l'attaque du printemps 1917 sur le front de l'Aisne se conclut par un échec des armées françaises » qu'on allait reconquérir la place méritée dans l'espace public.

Il nous fallait des bases solides pour reconstruire cette mémoire, puis l'histoire des événements survenus sur le Chemin des Dames. Cette fameuse zone rouge, qui provoque tant de questions des nouveaux visiteurs, va fournir des arguments solides à notre défense. Ces tranchées, trous d'obus, queues de cochon, parfois des corps, non identifiables, que la pudeur de la nature dissimule, vont être nos témoins incontestables. *La Chanson de Craonne*, qui bien que rejetée des références pendant tout le XX^e siècle, restait dans la mémoire des combattants du Chemin des Dames. L'engagement des familles, et notamment celles des fusillés pour l'exemple, de la Ligue des Droits de l'Homme et de quelques réalisateurs de documentaires engagés va questionner les consciences et réveiller chez le citoyen l'envie de connaître le parcours du grand-père, du père, de l'oncle durant la Grande Guerre. La famille revenait au cœur de l'événement. Les pouvoirs publics ne pouvaient plus se dérober face à cette demande de savoir.



▲ Ils n'ont pas choisi leur sépulture, l'œuvre de Haïm Kern

Pour nous, amis et familles d'ici, plusieurs événements vont renforcer notre détermination à lutter contre cet oubli programmé.

Lors de l'invasion de septembre 1914 un sous-officier allemand, en poste dans l'hôtel de ville du vieux Craonne, sauve une affiche épinglée dans le hall avant la destruction de l'édifice par l'artillerie française. Rescapé des combats, il l'emporte en Allemagne. Cette lithographie d'exception, réalisée pour le centenaire de la bataille de Craonne des 6 et 7 mars 1814, nous a été rendue quatre-vingts ans plus tard par le fils du sous-officier Doepner, accompagné du petit-fils, diplomate au Canada et francophile. La relique a repris aujourd'hui une place dans l'hôtel de ville du village reconstruit et porte en elle le geste de la réconciliation.

En visite, le ministre du logement Louis Besson me confia, dans le hall de l'hôtel de ville, son histoire personnelle liée à la guerre. Son père, mobilisé, conduisait un attelage de chevaux d'une

pièce de 75, en avril 1917, ici, au bois de Beaumais. Lors d'un bombardement d'obus à gaz, tout l'attelage et les hommes, dont faisait partie son père, furent gazés. Le souvenir et les séquelles de cet épisode marquèrent si fortement sa vie que « Papa » et « Craonne » ont été les premiers mots que son fils, le futur ministre, apprit et prononça. Pour le 80^e anniversaire de l'attaque du 16 avril, le conseil général de l'Aisne espérait faire une commémoration à la hauteur de l'événement. La cérémonie eut lieu à Cerny-en-Laonnois avec office religieux et parade militaire en présence de Monsieur le président du Sénat, mais les consignes avaient été données : on ne va pas à Craonne. De façon pacifique et sans tambour ni trompette, Craonne a réussi à capter l'attention des journalistes parisiens et notamment ceux du journal *Le Monde*. La démarche fut simple : des stèles en papier, sur lesquelles dix noms de soldats du 18^e RI de Pau morts sur le plateau étaient inscrits, furent subrepticement fixées sur les arbres bordant le parcours du cortège officiel. Elles captèrent la curiosité de la presse. La mémoire de l'hécatombe humaine d'avril 1917 était rappelée aux officiels en cravates.

Puis est venu lentement le temps des visites scolaires. Quelques professeurs ont compris l'intérêt d'amener leur classe sur le terrain. Dans un tel environnement où toutes les disciplines trouvent leur sujet, il est plus facile de transmettre les outils nécessaires pour « le bien vivre ensemble » et pour expliquer ce que veut dire « être citoyen ».

Toute cette période de reconstruction a été récompensée, dans mes souvenirs, par deux inoubliables rencontres.

La première est une émission de radio, *Là-bas si j'y suis* de Daniel Mermet, accompagné de Raïsa Lanchoff sur France-Inter. Émission sans langue de bois consacrée au sacrifice des milliers de jeunes hommes au cours de cette *bataille de France*, vite rebaptisée *bataille de l'Aisne*, puis *bataille du Chemin des Dames* et enfin *combats de Laffaux et Craonne* dans les communiqués officiels de l'époque. La chanson de Craonne « Adieu la vie, adieu l'amour » servit de fil rouge tout au long des échanges. Je me souviens d'une expression épidermique de Daniel Mermet alors

qu'on se trouvait dans les ruines du vieux Craonne : « Ici, les oiseaux volent sur le dos pour ne pas voir la misère. »

La deuxième eut lieu le 5 novembre 1998. Le premier ministre Lionel Jospin, accompagné de quelques ministres et généraux, est venu inaugurer le monument de Haïm Kern sur le plateau dit de Californie, au-dessus de Craonne. Monument national à la mémoire de tous les hommes tombés pendant le conflit que l'artiste a nommé « Ils n'ont pas choisi leur sépulture ». Il prononça un discours très politique dans l'hôtel de ville de Craonne devant une centaine d'élus et une presse nombreuse, propos qui allaient faire, dans les jours suivants, couler beaucoup d'encre.

Il me faut citer quelques propos du premier ministre Lionel Jospin :

« ... deux cents mètres de buttes et de creutes, balayés par le souffle mortel de l'artillerie et des mitrailleuses. Certains de ces soldats, épuisés par des attaques condamnées à l'avance, glissaient dans une boue trempée de sang, plongés dans un désespoir sans fond, refusèrent d'être sacrifiés. Que ces soldats, fusillés pour l'exemple, au nom d'une discipline dont la rigueur n'avait d'égale que la dureté des combats, réintègrent aujourd'hui, pleinement, notre mémoire nationale ... Lieu sacré, Craonne fut au printemps 1917 le cœur ensanglanté de la première guerre mondiale. Champ de bataille du monde en 1918, la France devint en 1998, centre de la mémoire de ces nations... »

Immédiatement le malentendu s'installa dans le débat public et une polémique, honteuse à mon sens, naissait au plus haut niveau de l'État. Le premier ministre, par ses propos, se voyait accusé d'avoir réhabilité de son propre chef les mutins de 17, alors que le mot réhabilitation n'a pas été prononcé. Seul le lieu damné de Craonne était réhabilité dans notre histoire nationale. Malgré ce gigantesque pas historique, l'âme des fusillés pour l'exemple ne repose toujours pas en Paix.

Noël Genteur,
Craonne, août 2017.



À suivre dans le Pigeon voyageur n°24
à paraître au printemps 2018 :

III - Printemps (1998 - 2008)

IV - Été (2008 - 2018)

Histoire d'une nouvelle en cinq fois trois points et un avis au lecteur

Genèse d'une nouvelle

I. Un automne, découverte de l'univers des creutes. Humidité, obscurité trouée de lumignons, et gravées sur les parois toutes ces traces qui font présence : des carriers dans leur travail, des curieux en quête de frissons, des soldats épuisés pour quelques heures de répit.

II. L'été suivant, ou celui d'après, un petit groupe de chemineaux s'installe au cœur des maïs dans un champ de Noël, et commence à creuser sur l'emplacement d'une mitrailleuse allemande. Quelques découvertes symboliques (munitions dans leur boîte, clairon...), et une balade au Bois de Beaumarais, cathédrale végétale habitée : comme si un arbre avait poussé pour chaque bonhomme là tombé.

Naissance d'une nouvelle

I. François se met en écriture. Combien de temps après les événements ci-dessus rapportés, combien de temps ça dure, l'histoire ne le dit pas. Un beau matin, il déclare à sa chère et tendre « Tiens, j'aimerais ton avis sur la nouvelle que j'ai écrite. » Celle-ci lit bien vite, et lui retourne accompagné d'un sec « C'est pas une nouvelle. »

Ce n'était pas faux : ça ressemblait fort à un scénario. Mais ce n'était pas constructif, et elle aurait dû commencer par lui dire qu'il y avait matière à en faire une, de nouvelle, et une belle encore. Elle s'en rend compte, trop tard.

II. François range le texte dans un tiroir.

III. Balade sur le Plateau de Californie. Contemplant le paysage du haut d'un observatoire, la chère et tendre encourage François à reprendre son texte. Il accepte de considérer la chose.

Écriture d'une nouvelle

I. François se remet en écriture. Et cette fois, c'est une nouvelle, émouvante, prenante et qui tient la route. Sollicités, Didier, Sylvie donnent leur avis. Ils sont d'accord, c'est un beau texte. Qu'on pourrait mettre en BD pour le centenaire de 17 qui se profile.

II. Contacts dans le monde de la BD. Accueils divers, du silence aux encouragements. Mais il apparaît que l'adaptation n'est pas évidente : maintenant le texte serait trop littéraire...

III. Abandon du projet de BD. Retour au tiroir.

Publication d'une nouvelle

I. Le centenaire approche, il faut quand même marquer le coup. Recherche d'un éditeur qui accepterait une seule nouvelle et non un recueil entier.

II. C'est le cas de Prem'Édit, qui soumet *Veillée d'armes* à son panel de lecteurs. La nouvelle passe ce premier tour, puis le second. Elle sera publiée.

III. L'illustration de couverture proposée par l'éditeur est banale. François entre en contact avec Helkarava, un jeune auteur de BD dont il apprécie le trait très actuel et expressif, et qui accepte de lui dessiner une couverture.

Réception d'une nouvelle

I. Avril 17, arrivée d'un carton venu d'Angleterre, cent petits livres bleus à l'intérieur. Cent ! C'est pré-somptueux, se dit l'auteur inquiet...

II. À bord de la Twingo verte de Sylvie, l'auteur et sa chère et tendre rejoignent les marcheurs de la rando du Centenaire. Belle soirée venteuse sous le ciel changeant, présentation du livre, lecture d'un extrait, discussion. L'accueil est chaleureux, s'ensuivent signatures et dédicaces autour d'un apéritif à bulles bien locales. Puis retour vers Paris à la brune tandis que les marcheurs s'empressent autour de la douche et du frichti.

III. C'est pas pour se vanter, mais un deuxième carton de cent livres est arrivé d'Angleterre. En prévision, d'autres événements, comme novembre 17 à Craonne, les Journées du Livre, et qui sait quoi...

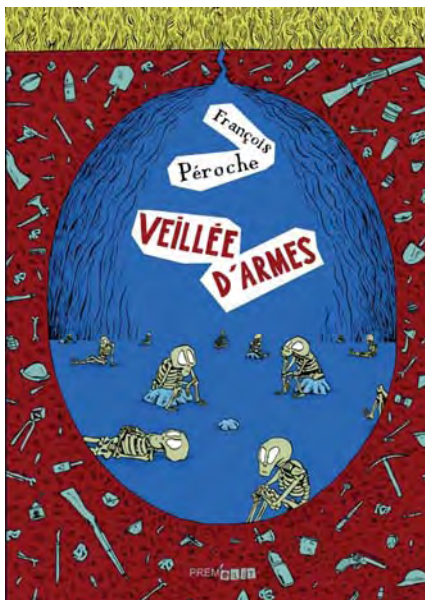
Avis aux lecteurs

I. Comme on vient de le lire ci-dessus, il est encore possible de se procurer un exemplaire de *Veillée d'armes*.

II. Encouragé par les commentaires recueillis, l'auteur s'est remis en écriture. Rien n'a filtré sur ce nouveau projet.

III. On verra bien. Curiosité, confiance, patience. Encouragements tendres, sincères, exigeants mais plus sévères.

Chantal, *alias* la chère et (pas toujours) tendre, juillet 17.



Retrouver la mémoire avec Gentil Puig-Moreno

Samedi 28 Janvier, nous nous retrouvons à Champigny afin d'accueillir Gentil venu de Bretagne nous présenter son dernier livre : *Fils de l'exil. Itinéraires d'un fils d'exilé républicain catalan*. C'est aussi l'occasion de revoir Jean et Pilar qui



nous font le plaisir de leur présence. C'est la promesse d'une soirée riche en émotions et agréables moments.

Entrons dans le vif du sujet. D'abord se remémorer le chemin barcelonais et ses multiples rencontres. Grâce à Gentil en particulier se revoir à travers la ville, cheminant tout en écoutant, observant, essayant d'être dans et au plus près de l'Histoire.

Et puis le livre, dans lequel il est si facile de se plonger. On est avec lui sur les chemins de la vie, de sa vie. On le voit se confronter aux événements, y prendre part, être dans l'Histoire mais aussi et surtout faire l'Histoire.

Enfin il est là, parmi nous, toujours aussi direct et chaleureux, attentif à nos demandes, nos interrogations.



Ne pas oublier, ne pas s'appauvrir, afin de ne pas laisser la porte ouverte au travestissement de l'Histoire. Ce livre dit ce qui a été afin que nous disions ce qui est par les chemins, les liens et la solidarité.



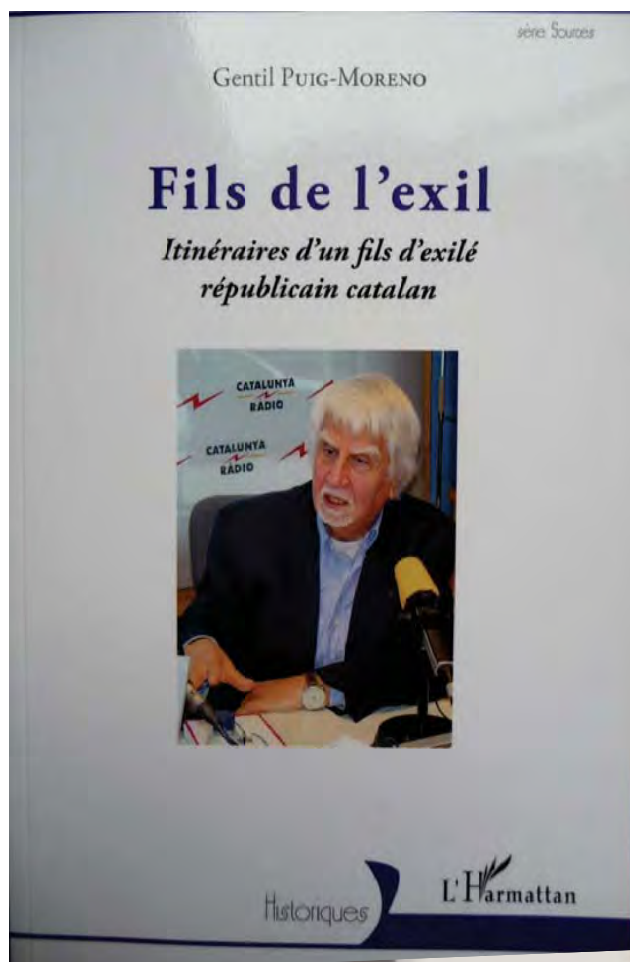
La soirée se poursuivra autour du petit buffet habituel. Un seul regret pour ma part, que nous n'ayons pas été plus nombreux

Catherine Pierre



Gentil Puig-Moreno et Angel Castanyer

Les rencontres de janvier, à Champigny et à Paris pour la présentation du livre de Gentil, ont été l'occasion de sympathiques, intéressantes et festives retrouvailles mais aussi d'envisager une traduction française, avec la coopération indispensable des amis catalans de Casal de Catalunya, de quelques chapitres du livre d'Angel Castanyer, *Els valors dels vençuts*. Angel, avec Gentil, nous avait guidés dans Barcelone en avril 2011, dans les pas des Républicains espagnols et de la Retirada.



En Avril 2011,
Gentil et Angel nous avaient
conduits et guidés
dans Barcelone



Gentil Puig-Moreno avec le livre d'Angel Castanyer



« Qui est ce Henri Ramolet ? Et bien c'est moi ! »



« Mon nom sur cette école est un pont entre le passé et le futur. C'est l'avenir des écoliers qui viendront apprendre ici, qui viendront y vivre de belles années, jouer, et aussi se demander qui est ce Henri Ramolet ? Et bien, c'est moi ! » C'est par ces mots tournés vers l'avenir que Henri Ramolet termine avec humour le discours de remerciements depuis la tribune installée devant les bâtiments qui désormais portent son nom.

Ce samedi 2 septembre 2017, Luisant rend hommage à cette grande figure de la ville en appelant Henri-Ramolet le grand groupe scolaire

flambant neuf qu'on inaugure en centre-ville. La consultation auprès des habitants a porté le nom de Henri Ramolet largement en tête devant ceux du Petit Prince et du navigateur Francis Joyon. Comme il ne manquera pas de le souligner avec modestie, à travers lui c'est le souvenir de « tous les résistants et les déportés dont beaucoup ne sont pas revenus » que ce choix évoquera désormais pour ses concitoyens. Pour qu'on n'oublie pas. Pour que les plus jeunes sachent. Parions avec lui que longtemps encore la curiosité inspirée par son nom sur le fronton de cette école invitera chacun à connaître cette histoire qu'il résume en peu de mots : « Sur dénonciation nous sommes tous arrêtés et envoyés en déportation [...] et seulement six revenus. Je suis le dernier survivant. » Henri Ramolet est en effet un infatigable témoin qui nous avait fait l'honneur d'accompagner notre

chemin dans les pas de Jean Moulin, des résistants, internés et déportés, par Chartres, Latay, Voves et Le Coudray, en 2014, 70^e anniversaire de l'adoption du programme du Conseil National de la Résistance. Les chemineaux gardent intense le souvenir initial de son témoignage et l'émotion à Chartres devant le monument à Jean Moulin où nous avons écouté le discours de Malraux et entonné ensemble *Le Chant des Partisans*, avec Henri dans sa veste rayée, dévoilée pour la circonstance. Ce passeur de mémoire se rend encore et depuis plusieurs années « dans les écoles pour raconter cette période depuis le début de la guerre quand j'avais seize ans, l'engagement dans la Résistance [...] l'arrestation en juillet 44 et les camps, Buchenwald, la libération et le retour, méconnaissable à la gare de Chartres. »

Notre lien ne s'est pas rompu depuis. Nous avons lu le livre de David Ramolet sur son cousin Henri, *Emmène-moi là-bas*. David est un habitué de Craonne. Le monde est petit et chaleureux parfois. C'est ainsi que Chemins de mémoire sociale était invitée à l'inauguration de ce groupe scolaire. Au-delà de cette belle journée de retrouvailles que nous avons prolongée par une balade chartraine — Luisant est





Pierre, Martine, Henri, Danièle, Chris et Didier à Luisant, le samedi 2 septembre 2017

limitrophe de Chartres — il faudrait décrire le « complexe scolaire » et périscolaire, ces trois-cent-trente élèves, ces millions d'euros, mais le site internet de la mairie le fait très bien. Nous pourrions décrire la foule nombreuse et l'ambiance renforcée par la journée des associations organisée de l'autre côté de la même rue et dont l'animation perturbait quelque peu l'écoute des discours d'inauguration. Nous préférons avouer notre surprise que le premier à prendre la parole fut Vinci, le constructeur. Nous avons alors compris que le groupe scolaire lui était également concédé. L'école c'est comme les parkings et les autoroutes. Cette organisation qui assure une rente au constructeur-exploitant diminue la mise initiale des collectivités. Comme souvent dans les projets public-privé, c'est le prestataire qui parle le mieux du projet et de son histoire, enfin dans son jargon... de chef de projet. Heureusement qu'il nous fit « grâce des éléments techniques ». Vint ensuite l'allocution du héros du jour, déjà évoquée, avant la litanie de chaque financeur qui vint expliquer la hauteur de sa participation et à quel titre il s'était impliqué. La Caisse d'allocation familiale puis les collectivités territoriales de la plus large à la plus proche. L'échelon communal par la voie de son jeune maire enthousiaste et plein d'humour réveillant *in fine* l'intérêt de l'assistance. Il eut beau jeu d'élargir le sujet au bilan de son mandat et de placer le tout nouveau complexe scolaire dans le cadre plus large de la rénovation du « cœur de ville », nous invitant à tourner la tête de l'autre

côté de la tout aussi nouvelle rue Raymond-Poirier où nous étions massés pour observer la toute nouvelle également fresque murale où trônait en bilingue les mots de Simone Veil « Solange man sich versteht, solange man teilt, lebt man zusammen / Aussi longtemps qu'on s'entend, aussi longtemps qu'on partage, on vit ensemble ». Ensuite ce fort bel orateur du bien vivre ensemble communal et international nous invita à visiter les locaux sans les salir à la veille de la rentrée scolaire. Parmi les visiteurs qui appréciaient la réalisation pimpante et son équipement généreux aux couleurs gaies, les petits découvraient leur école avec quelques jours d'avance. Au bout du parcours ils étaient rassurés et récompensés par les jeux de cour qu'ils eurent tôt fait d'inaugurer à leur manière. Midi approchant, le vin d'honneur et les petits fours étaient les bienvenus. Un chanteur et un guitariste avaient préparé *Nuit et brouillard* en l'honneur de Henri.

Dans *Si c'est un homme*, Primo Lévi écrivait : « Ils nous enlèveront jusqu'à notre nom : si nous voulons le conserver, nous devons trouver la force pour que derrière ce nom, quelque chose de nous subsiste ». Ainsi, ce groupe scolaire Henri-Ramolet, porte désormais un nom qui pendant la déportation n'avait même plus le droit d'exister. Il sera la mémoire de la force exemplaire dont cet homme et ses compagnons ont fait preuve.

Chris Boissin